# « Un homme peut-il naître de nouveau quand il est vieux ? »

Exercices de la Fraternité de Communion et Libération

Rimini 2010

Supplément du numéro de *Traces*, année 11, n°110

# « UN HOMME PEUT-IL NAÎTRE DE NOUVEAU QUAND IL EST VIEUX ? »

Exercices de la Fraternité
de Communion et Libération

Rimini 2010

© 2010 Fraternità di Comunione e Liberazione
Traduction: Claudia Foletti
Mise en page: Ultreya, Milano
Achevé d'imprimer en juin 2010
dans l'imprimerie Accent' Tonic, 45/47 rue de Buzenval 75020 Paris

Couverture : Jacob Jordaens, *Le Christ et Nicodème*, Musée des Beaux Arts, Tournai (photo Scala, Florence).

*Cité du Vatican, le 20 avril 2010*

*Révérend*
*Don Julián Carrón*
*Président de la Fraternité de Communion et Libération*

*À l'occasion des Exercices spirituels de la Fraternité de Communion et Libération sur le thème «Un homme peut-il naître de nouveau quand il est vieux ?», le Saint Père adresse aux participants une pensée affectueuse et, dans l'espoir que cette rencontre providentielle suscite une fidélité renouvelée au Christ, unique source d'espérance, pour un fervent témoignage évangélique, il invoque une copieuse effusion de lumière céleste et vous envoie une bénédiction apostolique spéciale pour vous, les responsables de la Fraternité, ainsi que toutes les personnes réunies.*

***Cardinal Tarcisio Bertone**, Secrétaire d'Etat de Sa Sainteté*

# *Vendredi 23 avril, le soir*

*Musique à l'entrée et à la sortie :*
*Franz Schubert, symphonie n° 8 en si mineur, D 759, « Inachevée »*
*Carlos Kleiber – Wiener Philarmoniker*
*« Spirto Gentil » n° 2, Deutsche Grammophon*

■ **INTRODUCTION**
**Julián Carrón**

Nous sommes tous arrivés plus ou moins consciemment poussés par un désir, une attente, par le besoin urgent que quelque chose arrive dans notre vie, qui la renouvelle, qui la fasse repartir si elle était à l'arrêt, qui domine ce scepticisme qui s'insinue en nous et nous paralyse, qui introduise une respiration qui nous libère de l'étouffement par les circonstances.

Nous savons bien que la seule personne qui a introduit cette nouveauté dans l'histoire c'est le Christ. Nous venons tous ici mus par cette espérance qu'un jour Il a suscitée en nous, en toi, en moi, poussés par ce tressaillement qui nous a frappés et que nous portons depuis que cela nous est arrivé. Combien d'aspects de notre personne, de notre vie attendent d'être changés par Lui !

C'est pourquoi nous invoquons l'Esprit Saint pour que le Christ pénètre toujours plus profondément dans chaque fibre de notre être, qu'il nous fasse toujours plus participer à cette émotion de l'Être que le Mystère – « La source de l'être est en Toi » – a daigné partager avec nous.

*Discendi Santo Spirito*

Je commence par la lecture du télégramme que nous a envoyé le Saint Père : «À l'occasion des Exercices spirituels de la Fraternité de Communion et Libération sur le thème «Un homme peut-il naître de nouveau quand il est vieux ?», le Saint Père adresse aux participants une pensée affectueuse et, dans l'espoir que cette rencontre providentielle suscite une fidélité renouvelée au Christ, unique source d'espérance, pour un fervent témoignage évangélique, il invoque une copieuse effusion de lumière céleste et vous envoie une bénédiction apostolique spéciale pour vous, les responsables de la Fraternité, ainsi que toutes les personnes réunies. Cardinal Tarcisio Bertone, Secrétaire d'Etat de Sa Sainteté ».

Je salue chacun de vous et tous les amis qui sont en lien avec nous dans tant de pays.

Le Christ est ressuscité ! C'est le message que l'Eglise nous adresse inlassablement depuis des siècles. C'est l'événement qui domine l'histoire, un événement qu'aucune erreur de notre part ou de la part de nos frères ne peut éliminer, un événement que tout le mal du monde ne peut pas effacer. Ce fait est la raison de notre espérance ; c'est donc ce fait qui doit dominer en nous dès le premier instant de ces journées : Sa présence ressuscitée. Un regard sur notre vie, sur le sentiment de nous-mêmes, sur la réalité et sur le monde qui ne commence pas par cette reconnaissance ne serait pas en adéquation avec tous les facteurs de la réalité ; il serait mensonger car il y manquerait le facteur décisif de toute l'histoire. Il n'y a pas de nouveauté plus grande, il n'y a jamais eu de nouveauté plus grande que le fait de la résurrection du Christ. C'est pourquoi, dans la mesure où nous nous laissons totalement envahir par cette Présence vivante, que nous nous laissons dominer par cette vérité – qui est un fait, non pas une pensée de notre invention, mais un événement qui a eu lieu dans l'histoire –, nous voyons changer le sentiment que nous éprouvons à notre égard.

Nous nous retrouvons pour vivre ces quelques jours sous la pression de cette émotion, sous la vague toute chargée de cette émotion : le Christ est mort puis ressuscité pour nous. Je vous prie de Lui faire de la place, c'est-à-dire de vous laisser entraîner par cet événement ; n'acceptons pas qu'il reste seulement une parole en nous. Il a eu lieu : que de lumière, quelle respiration, quelle espérance ce fait donne à la vie ! C'est le signe le plus évident et le plus puissant de la tendresse du Mystère pour chacun de nous, de cet amour sans limite de Dieu pour notre néant (y compris notre trahison).

C'est sa présence victorieuse au milieu de nous qui nous pousse à continuer notre parcours pour essayer de dépasser toujours plus la fracture entre savoir et croire, de telle sorte que ce fait reconnu par la foi détermine notre vie plus que tout le reste. Si au contraire, ce fait restait seulement à un niveau pieu ou dévot, ce serait comme s'il n'avait pas existé, comme s'il n'avait pas toute la densité de réalité nécessaire pour changer notre vie, pour avoir prise sur notre vie ; et alors nous resterions déterminés par tout le reste qui nous renverse, nous embrouille, nous décourage, qui nous empêche de respirer, de voir, de toucher de la main la nouveauté que le Christ ressuscité a introduite et introduit encore dans notre vie.

Il y a deux ans, nous sommes partis de la foi dont l'origine – vous vous en souvenez tous – est « une présence hors de nous-mêmes »[1] : la rencontre d'une Présence exceptionnelle. La foi est la reconnaissance de cette Pré-

[1] « La victoire qui vainc le monde, c'est notre foi», Exercices de la Fraternité de Communion et Libération, supplément de *Traces*, juillet 2008, p. 13.

sence exceptionnelle, incarnée aujourd'hui par les témoins, le peuple chrétien, l'Eglise, et qui serait impossible s'Il ne la générait pas constamment. L'année dernière[2], nous avons approfondi que, malgré tous les faits exceptionnels que nous avons vus, malgré tous les témoins que nous rencontrons, il nous arrive souvent qu'après un moment tout semble s'évanouir ; nous en avons identifié la raison dans cette fracture entre savoir et croire, qui se manifeste par la réduction de la foi à la projection d'un sentiment, une éthique ou une forme de religiosité étrange et opposée à la connaissance. Voilà la réduction : la foi n'est plus conçue et vécue comme un parcours de connaissance d'une réalité présente ; c'est ce qui nous rend aussi faibles et confus que tout le monde. Une foi qui n'est pas connaissance, reconnaissance d'une Présence réelle, ne sert pas la vie, n'enracine pas l'espérance, ne change pas notre perception de nous-mêmes, n'introduit pas une respiration dans chaque circonstance. Nous avions identifié l'aspect crucial de cette difficulté dans le manque d'humanité : « Ce qui manque aujourd'hui parmi nous n'est pas la Présence (nous sommes entourés de signes, de témoins !) ; il manque l'humain. Si l'humanité n'est pas en jeu, le chemin de la connaissance s'arrête. Mes amis, ce n'est pas la Présence qui manque, c'est le parcours qui manque »[3], le parcours initié par la curiosité suscitée par cette Présence, que nous voulons connaître toujours plus profondément.

Après une année, j'observe des signes évidents que la fracture entre savoir et croire n'est pas encore dépassée.

Le premier signe est qu'on ne comprend pas le lien entre l'événement chrétien et l'humanité : on continue à les percevoir comme extrinsèques l'un à l'autre. Il y a quelques mois, devant mon insistance sur le travail à faire, sur l'expérience, une personne m'avait dit qu'au début le mouvement l'avait frappée en tant que rencontre avec quelque chose d'objectif en dehors de soi et qu'elle ne comprenait donc pas mon insistance du moment sur le travail. J'ai dû lui rappeler d'où nous étions partis : la rencontre d'une présence ; après quoi tout s'évanouit. Si cette difficulté persiste, cela signifie que nous n'avons pas compris le rapport entre l'événement chrétien et la mise en mouvement du moi ; on ne comprend pas que le signe de la rencontre que j'ai faite c'est que je me mets au travail parce que mon humanité a été réveillée. Le travail est le signe le plus évident que le christianisme est un événement, c'est-à-dire qu'il m'arrive quelque chose qui me réveille.

---

[2] Référence aux Exercices de la Fraternité de Communion et Libération : « De la foi vient la méthode », Rimini, 24-26 avril 2009.

[3] « De la foi vient la méthode », Exercices de la Fraternité de Communion et Libération, Rimini 24-26 avril 2009, p. 21.

Le deuxième signe c'est que l'événement chrétien ne produit pas une mentalité nouvelle. Cet été, à l'étranger, il m'est arrivé d'entendre certains amis qui disaient combien, face à certains faits, on voyait que la mentalité d'origine était plus déterminante, plus forte que la mentalité née de la rencontre : face aux événements de la vie et du monde, la réaction de bon nombre parmi nous est plus conforme à la mentalité de tout le monde qu'à la mentalité exprimée par le charisme du mouvement. Cette année j'ai eu l'occasion de visiter de nombreuses communautés à travers le monde et j'ai vu cela partout.

C'est comme si nous voyions sur nous-mêmes les effets de ce que Charles Péguy décrit de manière tellement suggestive : « Pour la première fois, pour la première fois depuis Jésus, nous avons vu, sous nos yeux, nous venons de voir un monde nouveau se lever, sinon une cité ; une société nouvelle se former, sinon une cité ; la société moderne, le monde moderne ; un monde, une société se constituer, s'assembler tout au moins, (naître et) grandir, après Jésus, sans Jésus. Et ce qu'il y a de plus fort, mon ami, il ne faut pas le nier, c'est que cela leur a réussi. […] C'est ce qui vous met dans une situation tragique, unique. Vous êtes les premiers. Vous êtes les premiers des modernes »[4]. Après Jésus, sans Jésus. Il ne s'agit pas seulement d'un éloignement progressif de la pratique religieuse ; le signe par excellence de la mise à l'écart du Christ dans notre vie, c'est une mortification des dimensions propres de l'humanité, une conception réduite de sa propre humanité, de la perception de soi, un usage réduit de la raison, de l'affection, de la liberté, une censure de la portée du désir. Il y a bien des années, Giussani avait utilisé la métaphore de l'explosion nucléaire de Tchernobyl qui a produit cette altération de l'âme humaine : « Structurellement, l'organisme est comme avant, mais sa dynamique n'est plus la même. C'est comme une sidération physiologique »[5].

C'est pourquoi je me posais cette question : le christianisme est-il en mesure de frapper le noyau dur de notre mentalité ou ne réussit-il qu'à ajouter quelque chose de décoratif, de pieux, de moraliste, d'organisationnel à un moi déjà parfaitement constitué, réfractaire à toute ingérence ? Durant cette année, j'ai souvent pensé au dialogue entre Jésus et Nicodème, d'où le titre de nos Exercices : « Or il y avait parmi les Pharisiens un homme du nom de Nicodème, un notable des Juifs. Il vint de nuit trouver Jésus et lui dit : "Rabbi, nous le savons, tu viens de la part de Dieu comme un Maître : personne ne

[4] Charles Péguy, *Véronique. Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, Gallimard, Paris 1972, p. 176.

[5] L. Giussani, *L'io rinasce in un incontro (1986-1987)*, BUR, Milan 2010, p. 181.

peut faire les signes que tu fais, si Dieu n'est pas avec lui." Jésus lui répondit : "En vérité, en vérité, je te le dis, à moins de naître d'en haut, nul ne peut voir le Royaume de Dieu." Nicodème lui dit : "Comment Un homme peut-il naître de nouveau quand il est vieux ? Peut-il une seconde fois entrer dans le sein de sa mère et naître ?"»[6]. Dans notre situation, cette créature nouvelle, vraiment nouvelle, est-elle possible ? Selon moi, voici le plus grand défi auquel se trouve confronté le christianisme aujourd'hui : dans la modalité par laquelle il nous a touchés de manière convaincante, le mouvement – le christianisme est-il capable de percer la croûte de notre manière de vivre la réalité ou bien est-il condamné à rester étranger, au fond un additif ? S'il n'y a pas de changement dans la manière de percevoir, de juger la réalité, cela signifie que la racine du moi n'a été touchée par aucune nouveauté, que l'événement chrétien est resté extérieur au moi. Pour nous aussi, la foi peut être une chose parmi les autres, ajoutée, juxtaposée, qui cohabite avec la vision, la perception de tous. Il y a des années don Giussani disait : « Toute l'argumentation de notre position de foi peut être ramenée exactement à percer cette juxtaposition car le Christ, l'événement chrétien […] investit et pénètre tout »[7]. Sans percer cette position, nous ne pourrons pas saisir la pertinence de la foi pour les exigences de la vie.

Chacun de nous peut juger le travail de cette année et vérifier dans quelle mesure cette nouveauté a pénétré les racines de son propre moi. Quelle nouveauté a-t-il apportée ? Ce ne sont pas des pensées, il ne s'agit ni d'opinions, ni d'interprétations : si le Christ est entré comme une nouveauté au cœur de notre moi et qu'il détermine tout d'une nouvelle façon, nous le portons en nous dans notre manière de vivre la réalité. J'en ai vu beaucoup de signes dans de nombreuses communautés (en même temps, il reste encore beaucoup à faire comme nous pouvons tous le reconnaître dans notre propre expérience). Tous ces signes positifs ont un dénominateur commun : des personnes engagées à suivre la proposition qui nous est faite. Mais beaucoup se posent encore la question : quel est le travail qui nous attend ? Souvent en fait, chacun remplit le mot travail selon sa propre fantaisie.

C'est pourquoi nous voulons continuer à éclaircir ce que signifie ce manque d'humanité. Cette année j'ai eu l'occasion de donner quelques leçons sur « *Le sens religieux »* aux novices des *Memores Domini,* et comme j'étais sous la pression du travail que nous faisons ensemble, j'ai été frappé par la modalité avec laquelle j'en ai relu certains chapitres : non pas comme je l'avais fait tant de fois, c'est-à-dire comme une partie du parcours vers

[6] Jean 3, 1-4.

[7] L. Giussani, *L'io rinasce in un incontro (1986-1987)*, op. cit. p. 41.

la foi ; mais de l'intérieur de la foi. Je me permettrai donc de reprendre quelques chapitres de ce livre pour nous aider à comprendre comment don Giussani nous guide sur le chemin que nous parcourons.

Mais nous devons d'abord affronter l'objection que je viens de mentionner : pour nous, événement et travail semblent toujours s'opposer. C'est un exemple de la distance que je perçois parfois entre l'intention de suivre don Giussani et le fait de le suivre vraiment. Voyez ce qu'il dit à tous ceux qui opposent christianisme et travail : « Jésus-Christ n'est pas venu dans le monde pour se substituer à la tâche de l'homme [cette affirmation suffirait déjà], à sa liberté, ni pour supprimer l'épreuve de l'homme qui est une condition essentielle de sa liberté. Il est venu dans le monde pour rappeler l'homme, au fond de toutes les questions, à sa structure fondamentale et à sa situation véritable. En effet, tous les problèmes que l'homme est appelé à résoudre par l'épreuve de la vie, se compliquent au lieu de se résoudre si certaines valeurs fondamentales ne sont pas préservées. Jésus-Christ est venu rappeler l'homme à la *religiosité* authentique et sans laquelle toute prétention de solution est mensongère. Le problème de la connaissance du sens des choses (vérité), le problème de l'usage des choses (travail), le problème d'une conscience accomplie (amour), le problème de la convivence humaine (société et politique) ne sont pas correctement appréhendés et, par conséquent, engendrent une confusion toujours plus grande dans l'histoire de l'individu et de l'humanité dans la mesure où ils ne se fondent pas sur la religiosité quand on tente de les résoudre. "Celui qui me suit aura la vie éternelle et le centuple ici bas" (Mt 19,29). Il n'incombe pas à Jésus de résoudre les divers problèmes, mais de rappeler la position dans laquelle l'homme peut tenter de les résoudre de manière plus adéquate. C'est à l'individu, dont la fonction d'existence réside dans cette tentative, qu'incombe cette tâche »[8].

Et encore : « L'insistance sur la religiosité est le premier devoir absolu de l'éducateur, c'est-à-dire de l'ami, de celui qui aime et qui veut aider l'humain à avancer vers son destin. Et l'humain, à l'origine, n'existe pas, si ce n'est dans l'individu, dans la personne. Cette insistance représente tout le rappel de Jésus-Christ. On ne peut pas penser que l'on commence à comprendre le christianisme si l'on ne part pas de son origine qui est une passion de la personne »[9].

Et si ce n'était pas assez clair, don Giussani observe que la tâche de l'Eglise est la même : « L'Église n'a donc pas pour devoir immédiat de

[8] L. Giussani, *Pourquoi l'Église ?*, Fayard, Paris 1994, pp. 237-238.
[9] *Ibidem*, p. 115.

fournir à l'homme la solution des problèmes qu'il rencontre le long de son chemin. Nous avons vu que la fonction qu'elle proclame dans l'histoire est l'éducation de l'humanité au sens religieux, et nous avons vu également que cela signifie rappeler l'homme à une attitude juste face à la réalité et à ses interrogations, attitude juste qui constitue la meilleure condition pour trouver les réponses les plus adéquates à ces interrogations. Nous venons aussi de souligner que la gamme des problèmes humains ne peut pas être soustraite à la liberté et à la créativité de l'homme comme si l'Église devait lui donner une solution toute prête »[10].

Pour cela, le meilleur cadeau que nous puissions offrir à don Giussani à l'occasion du cinquième anniversaire de sa disparition, c'est notre séquelle, non seulement intentionnelle, mais réelle. Ainsi, cinq ans après sa mort, nous pourrons voir comment il continue à être plus que jamais un père pour nous et qu'il nous fait renaître si nous nous rendons vraiment disponibles.

Un tel geste ne peut tenir debout sans la contribution du sacrifice de chacun de nous dans l'attention aux annonces, au silence, aux indications ; ce sacrifice est la modalité de notre prière au Christ qu'il ait pitié de notre néant, qu'il ne nous laisse pas sombrer dans le néant durant ces journées. Il s'agit de la possibilité de créer un climat de silence adéquat afin que la graine que nous plantons aujourd'hui, quand nous écoutons quelque chose, ne tombe pas sur la route sans trouver le terrain pour germer. Car sans le silence tout est balayé en trente secondes. Je suis toujours impressionné que le silence naisse de cet événement : Sa parole me remplit de silence. Le silence n'est pas seulement une question d'ordre, mais c'est la seule réponse adéquate à l'événement.

[10] L. Giussani, *Pourquoi l'Église ?*, Fayard, Paris 1994, pp. 237-238.

# MESSE

### HOMELIE DU PÈRE MICHELE BERCHI

Devant la provocation de Jésus, nous pouvons être ici ce soir, ces trois jours, avec la même attitude que Saül, Paul – « Qui es-tu, Seigneur ? » – : nous laisser désarçonner de notre présomption, de notre distraction ou de notre cynisme et permettre que Quelqu'un nous prenne par la main, comme Saül, et nous conduise pour que nos yeux s'ouvrent à Lui, à Lui que nous avons tous déjà rencontré sur notre route ; ou bien nous pouvons camper sur la même position que les Juifs, pleins d'aigreur, d'amertume.

C'est toi qui décides comment te présenter devant le Seigneur qui te dit : « Tu as faim de moi, toute la vie a faim et soif de moi. Ne te contente pas, ne te contente même pas des miracles que tu as vus ». Il l'a dit à ceux qui L'ont vu multiplier les pains ; il nous le redit ce soir : « Ne te contente même pas de la grandeur de ce geste, du miracle de ce geste. Tu as faim de moi, de ma présence vivante. La manne n'a pas suffi à tes pères dans le désert, la multiplication des pains n'a pas suffi, vos pères sont morts » ; de même, ce geste ne nous suffit pas pour vivre. Ce soir, le Seigneur nous dit : « Si ce geste ne te mène pas à moi, il est inutile ».

Pour nous, le seul vrai danger c'est d'être ici en désirant moins que cela, moins que Lui, en essayant de nous contenter de moins que tout, ce tout que Tu es pour nous, Seigneur, ce tout qui est plus que ce que nous arrivons à imaginer, cet océan de Miséricorde que Tu es, Seigneur.

Demandons à Marie qu'elle nous aide à changer d'attitude, si nous devons en changer, pour ne jamais nous contenter de moins que Son Fils, surtout durant ces trois jours.

# *Samedi 24 avril, le matin*

*À l'entrée et à la sortie :*
*Franz Schubert, sonate pour arpège et piano, D 821*
*Mstislav Rostropovich, violoncelle – Benjamin Britten, piano*
*« Spirto Gentil » n°18, Decca*

***Don Pino***. Jésus-Christ n'est pas venu dans le monde pour se substituer à la tâche de l'homme, à sa liberté, ni pour supprimer l'épreuve qui l'attend et qui est une condition essentielle de sa liberté. Il est venu dans le monde pour rappeler l'homme, au fond de toutes les questions, à sa structure fondamentale et à sa situation véritable.

*Angélus*

*Laudes*

■ **PREMIERE MEDITATION**
**Julián Carrón**

## *Seul le divin peut « sauver » l'humain*

Notre but est clair : dépasser la fracture entre savoir et croire, afin de pouvoir fonder toute notre vie sur quelque chose de vrai, de réel, qui nous permette de tout vivre d'une manière nouvelle. Pour tout ce que nous avons dit, pour atteindre ce but, il faut dépasser le manque de l'humain.

### 1. La provocation de la réalité

Qu'est-ce qui met l'humain en mouvement ? « Si j'ouvrais grands les yeux en quittant en cet instant le sein de ma mère, les choses me frapperaient d'émerveillement et d'étonnement comme devant une "présence" »[11]. Don Giussani explique : « Avant tout, il est clair que l'émerveillement dont nous avons parlé constitue une *expérience de provocation.* En ouvrant les yeux sur la réalité, j'ai devant moi quelque chose qui me provoque à une ouver-

[11] L. Giussani, *Le sens religieux,* op. cit., p. 163.

ture. La manière dont la réalité se présente à moi m'appelle vers quelque chose d'autre [la réalité suscite donc en moi cette ouverture, elle m'éduque, non pas avec un discours, un commandement, un appel moral, mais en me provocant : c'est la contribution de la réalité à l'ouverture de mon moi, ouverture continuelle à la totalité]. Mon regard sur la réalité n'a pas le même effet sur moi que sur une pellicule photographique ; elle ne se contente pas "d'impressionner" son image en moi. Elle m'impressionne et me fait agir. Le réel me pousse, disais-je, à rechercher quelque chose d'autre, plus loin que ce que je vois de prime abord. La réalité saisit notre conscience de sorte que celle-ci pressent et perçoit quelque chose d'autre »[12]. Imaginons que j'arrive pour donner un cours à mes élèves en apportant un appareil électronique qu'ils n'ont jamais vu ; quand je veux le brancher pour l'utiliser, je me rends compte que j'ai oublié le câble à la salle des maîtres. Que se passera-t-il si j'abandonne la salle de classe pour aller récupérer le câble ? Qui a enseigné n'aura aucune peine à imaginer que tous les élèves se lèveront et s'approcheront de l'appareil pour voir de quoi il s'agit. Si l'un des élèves ne se lève pas, pour montrer qu'il ne fait pas comme tout le monde, il lui faudra plus d'énergie pour résister à la curiosité qu'il n'en faudrait pour répondre à la sollicitation de la présence de l'appareil. Maria Zambrano dit : « L'homme ne s'adresse pas à la nature pour la connaître plus ou moins si ce n'est à partir du moment où il la perçoit comme une promesse, comme une patrie de laquelle, en principe, on attend tout, dans laquelle on croit pouvoir tout trouver »[13].

C'est pourquoi, « devant la mer, la terre, le ciel et tout ce qu'ils contiennent, je ne reste pas impassible, je suis animé, mû, ému en profondeur par ce que je vois et cette mise en mouvement me fait rechercher quelque chose d'autre »[14]. Animé, mû, ému : « Je suis tout troublé par ce rapport avec le réel, et je me sens attiré au-delà de l'immédiateté »[15].

Si la réalité est capable de saisir le moi et de l'émouvoir ainsi, imaginez la force que Sa Présence exceptionnelle aura sur le moi, chargée d'une attractivité qui correspond tellement au cœur qu'elle provoque un attachement sans égal ! Car dans le christianisme, il y a la même dynamique qu'avec la réalité, mais potentialisée car c'est justement ici qu'elle se réalise au plus haut point. « Ce jour-là, leur cœur [de Jean et André] avait rencontré une présence qui correspondait de manière inattendue et

---

[12] *Ibidem,* p. 164.
[13] M. Zambrano, *I beati*, Feltrinelli, Milan 1992, p. 106.
[14] L. Giussani, *Le sens religieux*, op.cit., p. 163.
[15] *Ibidem*, p. 164.

évidente au désir de vérité, de beauté, de justice qui constituait leur humanité simple et sans prétention. À partir de ce moment, même s'ils l'ont trahi et s'ils se sont trompés mille fois, ils ne l'abandonneront plus en devenant "siens" »[16]. C'est de la même expérience qu'a témoigné don Giussani en 1998 sur la place Saint Pierre : « Seul le Christ prend toute mon humanité à cœur. C'est l'étonnement de Denys l'Aréopagite (Vème siècle) : "Qui pourra jamais parler de l'amour du Christ, débordant de paix, pour l'homme ?". Je me répète ces mots depuis plus de 50 ans ! […] C'est une simplicité du cœur qui me permettait de percevoir et de reconnaître l'aspect exceptionnel du Christ, avec cette certitude immédiate, comme c'est le cas pour l'évidence inattaquable et indestructible de facteurs et de moments de la réalité qui nous frappent au cœur une fois qu'ils pénètrent l'horizon de notre personne »[17].

Pourquoi la rencontre a-t-elle cette emprise sur le moi ? « La *rencontre* avec un fait objectif indépendant de la personne […] adapte l'acuité du regard humain à l'exceptionnelle réalité qui le provoque. On l'appelle *grâce de la foi* »[18]. Et pourquoi cette réalité exceptionnelle saisit-elle aussi puissamment le moi, exaltant sa capacité cognitive ? À cause de « la *conscience de la correspondance* entre la signification du Fait rencontré et la signification de l'existence propre [les exigences constitutives du moi] »[19]. C'est pourquoi l'expérience chrétienne exalte au plus haut point la raison et la liberté et, plus que tout autre, met en mouvement tout le moi car « au moment où je le comprends, il me saisit au cœur de ma personne et je me tiens à lui »[20], comme le disait Edith Stein.

## 2. Le signe

Quelle dynamique du moi est générée par le fait d'être si puissamment saisi dans le rapport avec la réalité ? « Comment s'appelle ce que l'on voit et que l'on touche, et qui renvoie à autre chose ? C'est un signe. [...] C'est par cette méthode que la nature nous invite à aller au-delà d'elle-même »[21]. Pas de discours, pas de commandement : une réalité qui me met

[16] L. Giussani, *Alla ricerca del volto umano*, Rizzoli, Milan 1995, p. 14.
[17] Giussani, «Nella semplicità del mio cuore lietamente ti ho dato tutto», in L. Giussani – S. Alberto – J. Prades, *Generare tracce nella storia del mondo*, Rizzoli, Milan 1998, p. IV.
[18] Giussani, *Le risque éducatif*, Nouvelle Cité, Paris 2006, pp. 139-140.
[19] *Ibidem*, p. 140.
[20] E. Stein, *Natura Persona Mistica*, Città Nuova, Rome 1997, p. 105.
[21] L. Giussani, *Le sens religieux*, op.cit., p. 165.

en mouvement, qui m'émeut, me provoque, me pousse. C'est déjà un point important sur lequel don Giussani nous corrige : ce ne sont ni nos pensées ni nos intentions qui comptent mais notre loyauté avec le réel. Nous pouvons commencer à reconnaître où commence à manquer l'humain : quand nous cédons à la tentation d'arrêter ce mouvement. Don Giussani donne quelques exemples pour faciliter la compréhension de son propos : « Devant un panneau de signalisation routière planté à un carrefour, on ne ferait pas preuve de raison si on prétendait limiter le sens de cette chose à l'existence d'un poteau portant une flèche peinte sur une plaque, en niant l'existence d'une autre chose à laquelle il se rapporte. Le regard que l'on porterait sur cet objet ne serait pas adapté à l'énergie déployée par l'homme confronté à ce panneau et à cette flèche. Il ne serait pas humain de prendre en considération ce phénomène en le limitant à son aspect immédiat »[22]. Il dit la même chose de l'impact provoqué par un bouquet de fleurs : « Je n'aurais pas eu un regard humain sur la présence ce bouquet de violettes, si je n'avais pas accédé [c'est-à-dire répondu] à l'invitation contenue dans ce phénomène. Et cette invitation nous pousse à demander : "Qui vous a offert ce bouquet ?" »[23]. Cela se produit avec toute la réalité : « De façon analogue, il ne serait pas humain d'affronter la réalité du monde en retenant notre capacité humaine de s'engager à la recherche d'autre chose, alors qu'en tant qu'hommes, nous sommes sollicités par la présence des choses. Ce serait alors, comme je l'ai déjà dit, [attention !] l'attitude positiviste : la paralysie totale de l'humain »[24]. Voilà le manque d'humanité : la paralysie totale de l'humain !

Comment le Christ vient-il à notre rencontre, non pas pour nous remplacer, mais pour nous aider ? « Pour le chrétien pénétré par la conscience de la présence de Jésus-Christ, pour l'homme nouveau, toute chose est une création nouvelle [tout est signe]. Par des allusions très discrètes, l'Évangile témoigne du regard que Jésus portait sur la nature : il montrait à ses disciples les fleurs des champs, les oiseaux, les figuiers et les vignes de sa terre, la vue de la ville qu'il aimait. En lui, la conscience du lien entre l'objet de son regard et le destin, le Père, était d'une transparence immédiate. En lui, toute chose surgissait du geste créateur du Père, et était donc miracle. Ainsi, plus quelqu'un vit la foi en présence de Jésus-Christ dans l'Église, et plus l'émerveillement pour les signes de Dieu se déclenchera également dans les situations les plus cachées, dans la naissance des pen-

[22] *Ibidem*, p. 165.
[23] *Ibidem*, pp. 165-166.
[24] *Ibidem*, p. 166.

sées les plus secrètes. Il ne faudra pas, alors, de "choc" particulier pour rappeler la grande origine qui constitue la vie, la normalité de l'instant suffira. Lorsqu'il fixe un point, l'œil a tendance à embrasser tout le reste, et ce n'est qu'ainsi que ce point trouve ses vraies proportions. La dimension religieuse de la conscience se situe dans un "embrasser tout le reste" analogue [le Christ est venu pour cela : pour réveiller le sens religieux]. Souvent nous vivons notre vie sans cette vision globale, comme si nous avions un défaut qui paralyse notre regard. Alors que la totalité est la source de l'esthétique, de l'*ethos*, du vrai »[25].

Quelle vie, mes amis, si chaque instant, même le plus caché, était plein de cette intensité ! C'est pour cela que nous avons besoin de Quelqu'un qui nous libère de ce défaut qui paralyse notre regard : le Christ est justement venu pour nous libérer de ce défaut, en nous ouvrant à la totalité. Comment ? En nous collant à Lui, en faisant naître notre affection, notre liberté et notre raison. « La foi chrétienne naît comme un attachement personnel à cette rencontre. Dans sa plus belle page, Romano Guardini écrit : "celui pour qui une personne acquiert une signification particulière perçoit une certaine analogie avec cette situation ; cela peut arriver de manière tellement puissante que le monde entier, le destin, le devoir, se présentent comme à travers une personne aimée : c'est comme si elle était contenue dans tout, tout la rappelle, elle donne sens à tout. […] Dans l'expérience d'un grand amour, tout se rassemble, dans l'expérience toi-moi, tout ce qui arrive devient un événement dans ce contexte"»[26]. Événement : tout est événement parce qu'en rapport avec tout à travers l'émotion de la personne aimée et alors tout commence à me parler, à me surprendre, comme dit Abraham Heschel : « Nous ne nous apercevons pas du mystère seulement quand nous arrivons au sommet de la réflexion ou lorsque nous observons des faits étranges ou extraordinaires, mais plutôt lorsque nous réalisons le fait surprenant que les faits existent »[27]. Des faits qui, à l'instant, nous semblaient évidents et qui, maintenant, commencent à nous surprendre : et la vie est toute autre, avec les mêmes facteurs.

C'est pour cela que Jésus est venu : pour nous aider. Mais nous pouvons résister, comme Jésus en fait le reproche dans l'Évangile : « Il disait encore aux foules : « Lorsque vous voyez un nuage se lever au couchant, aussitôt vous dites que la pluie vient, et ainsi arrive-t-il. Et lorsque c'est

---

[25] L. Giussani, *Pourquoi l'Église ?*, op.cit., p. 341.

[26] L. Giussani, « Comunione e Liberazione oggi », in *Quaderni Mazziani*, n. 1, pro manuscripto, Padoue 1985-1986 (1986), p. 40.

[27] A.J. Heschel, *Dio alla ricerca dell'uomo*, Borla, Rome 1983, p. 76.

le vent du midi qui souffle, vous dites qu'il va faire chaud, et c'est ce qui arrive. Hypocrites, vous savez discerner le visage de la terre et du ciel ; et ce temps-ci alors, comment ne le discernez-vous pas ? »[28]. Comment font-ils pour ne pas reconnaître les faits et les signes qu'Il met sous leurs yeux ? Pas parce qu'ils sont idiots. L'accusation d'hypocrisie est inadéquate car les personnes ont suffisamment d'intelligence pour reconnaître les signes du temps (les nuages et le vent), elles devraient donc être aussi capables de reconnaître les signes de l'action de Dieu. Sur ce sujet, nous n'avons pas d'alibi ! Si nous ne le faisons pas, ce n'est pas parce que nous en sommes incapables, mais parce que nous ne sommes pas disposés à le faire.

### 3. « Un homme peut-il naître de nouveau quand il est vieux ?»

C'est devant notre manque de disponibilité que nous nous demandons souvent : après tout ce qui nous est arrivé et qui continue à nous arriver, est-ce possible ? Un homme peut-il naître à nouveau quand il est vieux ? C'était la question de Nicodème, qui, par les signes, reconnaît que Jésus vient de Dieu. Par son commentaire des mots de Nicodème, on comprend que Jésus a très bien saisi où se trouve la difficulté : si une personne ne se laisse pas engendrer par ce qu'elle reconnaît, elle ne peut pas voir le Règne de Dieu. C'est la même condition qui est mentionnée dans l'Évangile de Matthieu : « En vérité je vous le dis, si vous ne retournez à l'état des enfants, vous n'entrerez pas dans le Royaume des Cieux »[29].

La question qui se pose est claire : la renaissance du moi est-elle possible ; la complète mise en œuvre de l'humain dans la dynamique du rapport avec la réalité et avec soi-même (qui est bloqué, mortifié, mutilé autrement) est-elle possible ? Si le christianisme n'intervient pas à cette profondeur de la vie de l'individu, cela signifie qu'il n'est pas un événement dans la vie de cet individu : si c'est un événement, il détermine une différence à la source du moi, qui s'exprime surtout dans la manière de regarder et d'affronter la réalité. C'est ici que se joue toute la raison, toute l'utilité, toute la pertinence de la foi pour la vie. En fait, si la foi ne produit pas un changement en mesure de toucher la racine du moi, elle ne sert à rien.

La réponse de Jésus à la question de Nicodème est explicite : l'homme ne peut pas renaître tout seul, c'est impossible ; un autre peut le faire renaître ; seul l'Esprit Saint, d'en haut, peut l'engendrer une deuxième fois.

[28] Luc, 12, 54-56.
[29] Matthieu 18, 3.

Et il est symptomatique que les verbes du texte grec utilisés ici sont tous au passif : être engendré c'est l'œuvre d'un Autre, c'est une grâce.

L'épisode évangélique continue ainsi : « Nicodème lui répondit : " Comment cela peut-il se faire ? " Jésus lui répondit : " Tu es Maître en Israël, et ces chose-là tu ne les saisis pas ? En vérité, en vérité, je te le dis, nous parlons de ce que nous savons et nous attestons ce que nous avons vu ; mais vous n'accueillez pas notre témoignage. Si vous ne croyez pas quand je vous dis les choses de la terre, comment croirez-vous quand je vous dirai les choses du ciel ? Nul n'est monté au ciel, hormis celui qui est descendu du ciel, le Fils de l'homme. Comme Moïse éleva le serpent dans le désert, ainsi faut-il que soit élevé le Fils de l'homme, afin que quiconque croit ait par lui la vie éternelle" »[30]. Toute la dialectique entre raison et liberté face à la personne de Jésus est en acte ici. La moralité se joue dans les choses de la terre, dans les signes, dans les miracles, dans les faits qui se produisent, c'est-à-dire dans l'attitude face à une parole ou un geste de Jésus, tout comme l'attitude face aux signes du ciel qui indiquent qu'il pleuvra demain.

À travers la dynamique de l'incarnation, les « choses du ciel » sont devenues les « choses de la terre » que nous pouvons toucher de la main, comme le dit saint Jean : « Ce qui était dès le commencement, ce que nous avons entendu, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons contemplé, ce que nos mains ont touché du Verbe de vie, – car la Vie s'est manifestée : nous l'avons vue, nous en rendons témoignage et nous vous annonçons cette Vie éternelle, qui était tournée vers le Père et qui nous est apparue – ce que nous avons vu et entendu, nous vous l'annonçons, afin que vous aussi soyez en communion avec nous. Quant à notre communion, elle est avec le Père et avec son Fils Jésus Christ »[31]. En réalité, une seule personne connaît les choses du ciel et c'est Jésus, Celui qui est descendu du ciel. Le discernement des choses du ciel passe donc à travers l'attitude que l'on adopte face à ces choses terrestres que sont les signes et les paroles de Jésus. Mais pour cela il faut être disponible : si quelqu'un ne naît pas d'eau et d'Esprit, il ne peut pas renaître. C'est une référence claire au Baptême, début de cette renaissance pour chacun de nous.

L'œuvre de l'Esprit ne s'achève pas dans le geste du Baptême et dans les autres sacrements ; il continue son action dans la vie. Comment ? Lors d'une rencontre avec les prêtres du mouvement, en 1985, Jean Paul II l'a dit de manière définitive : « [La Grâce du sacrement] trouve […] sa forme

[30] Jean 3, 9-15.

[31] I Jean 1, 1-3.

expressive, sa modalité opérationnelle, son incidence historique concrète à travers les différents charismes qui caractérisent un tempérament et une histoire personnels »[32]. Cette action de l'Esprit continue donc à nous atteindre aujourd'hui à travers le charisme, à travers ce que l'Esprit accomplit devant nous, dans un défi continuel. Dans notre réponse à ce qu'Il fait, que nous pouvons voir notre disponibilité à suivre, à nous laisser engendrer, à nous laisser éduquer.

## 4. L'humain à l'œuvre

L'impact de l'homme avec la réalité – affirme don Giussani – nous fait découvrir « l'exigence propre à la vie, l'exigence de l'expérience existentielle »[33]. La réalité fait en sorte que ces exigences qui me constituent se manifestent toutes : vérité, justice, bonheur. Nous pouvons résumer ces exigences avec cette grande question : *quid animo satis ?* [34]. « L'homme ne s'est pas donné lui-même le goût de l'infini et l'amour de ce qui est immortel. Ces instincts sublimes ne naissent pas d'un caprice de sa volonté : ils ont leur fondement immobile dans sa nature ; ils existent malgré ses efforts. L'homme peut les entraver et les distordre, mais il ne peut pas les détruire »[35].

Et nous pouvons dire encore : si c'est le propre du réel de savoir réveiller ces exigences qui nous constituent, aucune réalité les sollicite aussi puissamment et les révèle aussi clairement que le Fait chrétien. Don Giussani écrit : « La personne se retrouve dans une rencontre vivante, c'est-à-dire dans une présence [d'une personne ou d'un groupe] qu'il rencontre et qui exerce une attraction […], provoque le fait que notre cœur existe, avec ce qui le constitue, toutes les exigences qui le constituent »[36]. Rien ne révèle plus les exigences constitutives de notre moi que la rencontre.

Le christianisme est un événement qui fait renaître le moi comme cela, c'est-à-dire qu'il fait émerger toutes nos exigences et on doit le voir dans notre manière d'appréhender la réalité ; chacun peut le vérifier dans sa

---

[32] Giovanni Paolo II, «Discorso ai sacerdoti partecipanti a un corso di Esercizi spirituali promosso da Comunione e Liberazione», Città del Vaticano, 12 septembre 1985.

[33] L. Giussani, *Le sens religieux*, op.cit., p. 166.

[34] « Qu'est-ce qui suffit à l'âme ? » Cf. A. Gemelli, *Il Francescanesimo*, Edizioni O.R., Milan 1932, chap. XIII.

[35] A. de Tocqueville, *De la démocratie en Amérique*, éd. Flammarion, Paris 1981.

[36] L. Giussani, *L'io rinasce in un incontro (1986-1987)*, op.cit., p. 182.

réaction ou absence de réaction devant les faits qui remplissent les journaux actuellement et qui ont fait pleurer le Pape dimanche dernier à Malte. Face aux faits révélés par les journaux, face à l'affaire de la pédophilie, nous avons tous ressenti un besoin urgent de justice. Cette question, tout comme l'affaire Eluana, est un fait public auquel personne ne peut échapper et qui nous a obligés à réagir, à répondre aux collègues, aux parents, à nous-mêmes. Bon gré mal gré, la vie fait toujours émerger toutes nos exigences, mais dans ce cas, la portée du pari était encore plus dramatique parce qu'il impliquait un défi pour la foi. Que chacun examine comment il l'a affronté. C'est une circonstance que le Mystère ne nous a pas épargnée ; vécu ainsi, cet épisode a une valeur éducative. Beaucoup se sont déconcertés, égarés même. Quelqu'un m'a écrit : « Moi, cette question je n'arrive pas à l'affronter ». Et encore : « Face à la provocation scandaleuse de cette affaire, nous avons été tentés, d'une certaine façon, de nous scandaliser comme tout le monde en comprenant naturellement d'emblée combien toute l'affaire est manipulée ». La vie nous défie ! Moi le premier, j'ai été mis au défi d'affronter cette affaire qui m'a obligé à travailler ; et je suis toujours plus content que rien ne me soit épargné, que je doive faire face aux mêmes problèmes que tout le monde car, pour moi, c'est l'occasion de vérifier ma foi et de grandir en tenant compte de tout ce qui m'arrive. Le résultat de tout cela c'est l'article publié sur *La Repubblica* : j'ai commencé par reconnaître que « jamais nous n'avions ressenti un tel effarement comme face à la très douloureuse affaire de la pédophilie. Effarement dû à notre incapacité à répondre à l'exigence de justice qui sort du fond de notre cœur. La quête de responsabilité, la reconnaissance du mal infligé, la désapprobation des erreurs commises dans la conduite de cette affaire, tout nous semble totalement insuffisant face à l'étendue du mal. Rien ne semble suffire. […] Tout cela a servi à mettre sous nos yeux la nature de notre exigence de justice. Elle est sans limite. Sans fond. Aussi profonde que la blessure. Inépuisable tellement elle est infinie [notre exigence de justice est égale à celle des autres, c'est pourquoi nous pouvons partager le même cri]. […] Paradoxalement, de ce point de vue, les auteurs des abus se trouvent devant un défi similaire à celui des victimes : rien n'est suffisant pour réparer le mal commis. Ce qui ne veut pas dire les décharger de leur responsabilité et encore moins de la condamnation que la justice pourra leur infliger »[37]. Et même purger toute sa peine ne suffira pas, comme le disait Marino, le prisonnier de Padoue qui a participé à la *Via Crucis* : « Payer ne signifie pas seulement purger, jour après jour, une peine longue

[37] J. Carrón, «Feriti, torniamo a Cristo», in *la Repubblica*, 4 avril 2010, pp. 1.7.

comme la vie que tu as devant toi, cela signifie aussi vivre avec un poids sur la conscience que le temps qui passe n'arrive pas à rendre plus léger car il se renouvelle chaque jour et te poursuit la nuit [voilà l'exigence de justice]. En ce qui me concerne, c'est comme si je n'étais jamais vraiment seul, j'ai la sensation de vivre avec la personne que j'ai contribué à tuer pendant une tentative de cambriolage ». Nous avons tous perçu la disproportion, l'incapacité face au besoin urgent de justice qui brûlait en nous ; mais qui a réalisé la dimension infinie de cette exigence, c'est-à-dire le signe constitué par le phénomène même de cette exigence ? On voit ici un usage différent de la raison : l'alternative entre une fidélité à la dynamique originale de la raison face à la réalité ou la trahison de cette dynamique, l'assassinat de l'humain, le manque d'humanité.

Don Giussani nous met en garde : « Si le regard sur la continuelle confrontation de la conscience de l'homme avec la réalité annulait la dynamique du signe, brisait ce renvoi qui constitue le cœur de l'expérience humaine, il assassinerait [faites attention] l'humain, il freinerait indûment l'élan d'un dynamisme vivant »[38]. Bloquer, arrêter, freiner : ce sont les verbes qui désignent toujours ce manque d'humanité. Le problème consiste alors à comprendre où je me bloque, où je m'arrête, pour reprendre la route.

Pourquoi nous arrêtons-nous ? Pourquoi bloquons-nous ce besoin urgent, cette exigence ? Pour deux raisons : soit à cause d'un préjugé, c'est-à-dire en réduisant l'exigence de justice à sa propre mesure (car ainsi on peut continuer à accuser la seule personne qui affronte vraiment la question, le Pape, et en plus on évite de rendre des comptes de sa propre incapacité à rendre vraiment justice) ; soit par impuissance, c'est-à-dire par incapacité à affronter cette exigence (en percevant une solitude qui n'est rien d'autre que l'incapacité à se confronter à la réalité).

## 5. La contemporanéité du Christ

Qu'est-ce qui nous permet alors d'affronter toute l'exigence sans succomber ?

Le Pape, par le témoignage de sa lettre et de ses gestes, répond à cette question. Qu'est-ce qui a permis au Pape d'affronter, avec courage et détermination, toute l'exigence de justice qu'il sentait peser sur lui ? « Reconnaître la vraie nature de notre besoin, de notre drame est le seul

[38] L. Giussani, *Le sens religieux*, op.cit., p. 170.

moyen de sauver – pour la prendre au sérieux et la considérer – la totalité de l'exigence de justice. "L'exigence de justice est une quête qui s'identifie avec l'homme, la personne. La justice est impossible sans la perspective d'un au-delà, d'une réponse qui est au-delà des modalités existentielles que l'on peut expérimenter… Si l'on éliminait l'hypothèse d'un au-delà, cette exigence serait étouffée d'une manière non naturelle" (don Giussani). Comment le Pape l'a-t-il sauvée ? En faisant appel à la seule personne qui peut la sauver. Quelqu'un qui rend l'au-delà présent dans l'en-deçà : le Christ, le Mystère fait chair. "Lui-même victime de l'injustice et du péché. Comme vous, il porte encore la blessure de son injuste souffrance. Il comprend la profondeur de votre peine et la persistance de son effet dans votre vie et dans vos rapports avec autrui, y compris vos rapports avec l'Eglise" »[39].

Don Giussani l'explique très bien : « Seul le divin peut "sauver" l'homme, c'est-à-dire que les dimensions vraies et essentielles de la figure humaine et de son destin ne peuvent être "conservées", c'est-à-dire reconnues, proclamées et défendues que par Celui qui en est le sens ultime »[40]. Nous pouvons reconnaître toutes nos exigences sans nous effrayer seulement si le Christ demeure dans le présent comme une expérience réelle. Si le moi renaît dans une rencontre, nous avons besoin de la contemporanéité du Christ pour découvrir, pour affronter toute la nature du moi. La méthode est toujours la même : il y a Quelque chose qui vient avant, pas seulement au début, mais à chaque étape de la route. En revanche, si l'événement du Christ s'est cristallisé en doctrine, s'il est réduit à une éthique ou un spiritualisme, il n'est plus en mesure de réveiller toute l'humanité et donc de résister face aux vraies exigences humaines. Sans sa passion pour le Christ, le Pape n'aurait pas été en mesure d'affronter la situation sans céder à la peur d'éventuelles conséquences; il a pu affronter cette situation parce qu'il est certain, parce qu'il est accroché à la plénitude de la présence du Christ qui permet de faire ainsi. Nous pourrons affronter toute l'exigence de justice, toutes les exigences de notre moi sans succomber à la tentation de les réduire aux images qui proviennent des mass media, si, comme lui, nous sommes soutenus par la présence du Christ. L'expérience du Christ maintenant – maintenant ! – est décisive pour avoir toute la respiration de l'humain. Ce n'est possible que parce qu'il y a le Mystère. Seul le divin peut sauver l'humain. Ici aussi, nous pouvons percevoir la pertinence de la foi pour les exigences

[39] J. Carrón, «Feriti, torniamo a Cristo», op.cit., p. 7.

[40] L. Giussani, *A l'origine de la prétention chrétienne,* Cerf, Paris 2006, p. 110.

de la vie. « Faire appel au Christ, ce n'est donc pas chercher un subterfuge pour fuir devant l'exigence de justice, mais c'est la seule façon de la réaliser »[41]. Il suffit de lire ce qu'ont écrit les prisonniers de Padoue (cf. *Traces*) ou voir comment des personnes qui ont souffert d'une injustice (la veuve Coletta ou Gemma Calabresi) ont pu affronter cette exigence de justice.

En paraphrasant saint Paul nous pouvons dire qu'après la chute, le don de la grâce n'est pas seulement la restitution de la justice, mais une surabondance : « La Loi, elle, est intervenue pour que se multipliât la faute ; mais là où le péché s'est multiplié, la grâce a surabondé : ainsi, de même que le péché a régné dans la mort, de même la grâce régnerait par la justice pour la vie éternelle par Jésus Christ notre Seigneur »[42]. Quelqu'un me demandait : « Voilà dix jours que je lis et relis cet article [de *la Repubblica*] et je veux comprendre où naît ce jugement ». La réponse est simple : ce jugement naît de la séquelle du charisme. Devant nous, nous avons quelqu'un à suivre qui nous a enseigné à nous laisser ouvrir par les faits pour élargir notre raison. À chaque instant je vois grandir en moi une gratitude toujours plus intense et consciente à l'égard de don Giussani. Dieu a eu pitié de nous en nous le faisant rencontrer car il nous a témoigné et proposé une route que chacun peut décider de suivre ou non.

Il est possible de renaître quand on est vieux, si on est disposé à se laisser engendrer par la puissance de l'Esprit qui nous touche de façon particulière à travers la grâce du charisme, sans le réduire à notre mesure ou notre image. Voilà, pour nous, la contemporanéité du Christ, la seule chose qui nous permet d'affronter la réalité en hommes ; c'est un chemin, interrompu il y a plusieurs siècles dans notre culture européenne, parce que beaucoup pensaient s'en tirer tout seuls, estimant que, pour accéder à la vérité, la médiation de la tradition chrétienne était quelque chose d'extérieur qui imposait une diversion inutile à la raison (je ne peux pas développer ce point maintenant).

Je veux souligner deux corollaires décisifs.

*a) Exigence de justice et raison de la foi*

C'est seulement en prenant au sérieux toute l'exigence de justice que je comprends la raison de la foi car c'est à cette exigence de justice non réduite que seul le Christ peut répondre ; si cette exigence est réduite, alors

[41] J. Carrón, «Feriti, torniamo a Cristo», op.cit., p. 7.

[42] Épître aux Romains 5, 20-21.

je n'ai pas besoin du Christ parce que je pense être capable de l'accomplir avec mes mains (mais ensuite nous ne sommes pas capable d'affronter la vie quand elle se fait plus pressante…). Par conséquent, seul celui qui considère toute l'exigence de justice peut percevoir la pertinence de la foi face aux exigences de la vie ; celui qui réduit cette exigence, par peur ou à cause d'un préjugé, percevra inévitablement la foi comme surajoutée, sans en apercevoir la nécessité existentielle.

*b) Dignité culturelle de la foi*

Sans un tel chemin, nous ne réussissons pas à avoir un visage différent et original dans la société, nous sommes comme tout le monde, nous réagissons comme tout le monde, avec les mêmes critères : la mentalité d'origine est plus décisive que la mentalité qui naît de la rencontre que nous avons faite ; ce qui nous rend inutiles et superflus, condamnés à disparaître avec le temps. Récemment, le cardinal Angelo Scola rappelait, en la commentant, une conviction de don Giussani : « "J'ai vu clairement qu'une tradition, ou en général une expérience humaine, ne peuvent pas défier l'histoire, ne peuvent pas survivre dans le flux du temps si ce n'est dans la mesure où elles arrivent à s'exprimer et à se transmettre selon des modalités qui ont une dignité culturelle". Mais cette dignité culturelle est impossible si elle ne part pas de l'expérience d'un sujet, individuel ou communautaire, bien identifié par ses caractéristiques idéales, mais inséré dans l'histoire, et qui se propose avec simplicité et sans complexe à l'homme en vertu de ses raisons intrinsèques [et non pas du pouvoir]. Un tel sujet ne craint aucune comparaison »[43].

C'est pourquoi nous devons dépasser ce dualisme dont me parle l'un de vous : « L'autre soir, avec ma femme, nous étions invités à dîner chez des amis qui commencent à travailler dans le même domaine que moi. Nous avons parlé du travail. Pour ma part, je leur ai donné un tas de bons conseils. Dans la voiture, pendant que nous rentrions à la maison, ma femme a confirmé que mes "conseils techniques" (comme elle les a définis) étaient bons mais elle a remarqué que pendant toute la soirée nous étions restés à la surface, sans aller à la racine de la vie. Le vrai problème, soulignait ma femme, était que les difficiles circonstances de travail dont se plaignaient nos amis étaient une occasion pour vérifier leur foi, mais personne autour de cette table ne semblait s'en être aperçu. Le fait est que, pour moi, quand ma femme a prononcé les mots "vérifier la foi" j'ai reçu un coup de poing dans l'estomac ; j'ai perçu un sentiment d'étran-

[43] A. Scola, «La convenienza umana del cristianesimo», in *ilsussidiario.net*, 22 février 2010.

geté. Je me suis soudain rendu compte que ma femme avait parfaitement raison, mais ce sentiment d'étrangeté, même s'il n'a duré qu'un instant, m'a placé devant l'évidence que ces derniers temps c'est le dualisme dont tu nous as souvent parlé qui domine en moi alors qu'il était toujours resté un concept fumeux dans mon esprit. Peut-être un dualisme caché sous les cendres de la dévotion qui nous fait prier au début et à la fin de la journée et peut-être aussi durant, mais en dernier lieu la foi reste un volontarisme qui vaut ce que j'arrive à accomplir et Dieu reste seulement dans le fond. Je sais que c'est notre travail depuis des mois et je reviens pourtant te demander un coup de main pour cela ; non seulement pour comprendre les éléments du problème, mais parce qu'en voyant la certitude et la joie de ma femme et d'autres amis je désire cette même certitude et cette même joie pour moi, devinant qu'elles dérivent d'une unité, d'un attachement au Christ que je n'ai pas ».

L'homme nouveau n'est pas dualiste parce que le changement concerne justement la manière de regarder, de percevoir, de juger, de sentir, de manipuler, de traiter la réalité (personnelle, sociale, culturelle, politique), et donc la racine du moi. Mes amis, la foi ne se tient pas à côté de la manière de concevoir, d'affronter la réalité de tout le monde (définie par le contexte, par le préjugé en vogue, par la mode) ; elle ne s'ajoute pas comme un plus d'intériorité et d'éthique à une conception déjà faite des choses. La foi devient principe d'une manière nouvelle – c'est-à-dire vraie – de prendre conscience de la réalité elle-même. Voici le défi qui nous attend : générer un sujet qui ne craigne aucune confrontation, car c'est cela que nous désirons. « Je désire la certitude et la joie de ma femme » : le christianisme se propage par envie, il en a toujours été ainsi.

## Conclusion : un Tu qui domine

Nous pouvons donc être différents et originaux si c'est un Tu qui domine ; et ce n'est possible que si nous acceptons de déplacer notre centre affectif. Déplacer notre centre affectif signifie « déplacer notre centre affectif de nous-mêmes vers un Tu – un Tu [qui agit dans la réalité, qui nous étonne, qui nous appelle : tout autre chose que du spiritualisme] ! – et cela nous libère, nous remplit de joie [comme le disait notre ami en décrivant sa femme], comme un enfant est plein de joie parce que sa mère est là : son centre affectif c'est quelqu'un d'autre et alors il est équilibré, il va bien. Si sa mère s'en va, le centre affectif lui retombe dessus, son sentiment de soi change : il pleure, il est désespéré ou violent dans les

jeux [ou en colère]. Voilà justement le message : le dernier aspect de la question c'est une présence réelle car le Christ est ressuscité »[44].

C'est à cela que don Giussani nous rappelle en nous témoignant Qui domine en lui : « Mes amis, pour comprendre ce qu'est la trahison nous pouvons penser à notre propre distraction, parce que c'est une trahison de passer des journées, des semaines, des mois… par exemple, hier soir, quand avons-nous pensé à Lui ? Quand avons-nous pensé à Lui ? Quand avons-nous pensé à Lui sérieusement, avec le cœur, le mois passé, durant les trois derniers mois, depuis octobre jusqu'à aujourd'hui ? Jamais. Nous n'avons pas pensé à Lui comme Jean et André pensaient à Lui tandis qu'ils le regardaient parler. Si nous nous sommes posé des questions à son sujet, ce ne fut que par curiosité, pour l'analyse, pour l'exigence d'analyse, de recherche, d'éclaircissement, de clarté. Mais penser à Lui comme un vrai amoureux pense à l'élue de son cœur (y compris dans ce cas, il est très rare que cela se produise car tout se calcule en fonction de l'intérêt !), purement, de façon absolue et totalement détachée, comme pur désir de bien… au point que si l'autre ne le reconnaissait pas cela ne ferait qu'alimenter encore plus le désir de son bien ! »[45]. On comprend qu'un homme d'une telle stature puisse écrire : « le premier objet de la charité de l'homme s'appelle Jésus Christ »[46].

C'est ce que je vois arriver toujours plus souvent entre nous. Le mouvement c'est cela : des personnes dominées par le Tu du Christ. Notre compagnie est pleine de personnes dominées par ce Tu, elles n'apparaissent peut-être pas, mais il y en a énormément, comme je peux le constater quand je visite les communautés. Quelqu'un m'écrit : « Je te raconte d'abord ce qui m'arrive actuellement. Ce qui me bouleverse le plus c'est le bien que le Christ me donne, l'émotion du Christ à mon égard qui précède mon émotion. Je n'arrive pas à annuler mes désirs. Je demande tout et j'accepte tout selon les modalités qu'Il décide ; aujourd'hui, il n'y a pas de condition qui me détermine, ce qui me détermine, c'est ce regard bon que Lui porte sur moi également devant la maladie de ma femme ou de mes enfants ». Quelqu'un d'autre : « J'ai l'impression d'être née à nouveau : je suis heureuse, avec une tendresse à mon égard que je n'ai jamais éprouvée auparavant. Maintenant, ma vie a une intensité oubliée depuis longtemps. Prise par mille choses, je ne me rendais simplement plus compte de Sa présence. On peut vraiment renaître quand on est vieux ».

---

[44] L. Giussani, *Qui e ora*, BUR, Milan 2009, p. 80.
[45] L. Giussani, *Peut-on vivre ainsi ?*, Parole et Silence, Paris 2008, p. 263.
[46] *Ibidem*, p. 271.

Sous la pression de cette émotion, on peut aimer le Christ en toutes circonstances ; mais sans le Christ, ces circonstances sont insupportables. C'est pour cela que nous sentons toujours plus l'urgence, la soif de ce Tu dont parle le Psaume : « Dieu, c'est toi mon Dieu, je te cherche, mon âme a soif de toi, après toi languit ma chair, terre sèche, altérée, sans eau »[47]. Pourquoi cette soif ? Car ta grâce, ô Christ, vaut plus que la vie. C'est cela que nous devons toujours demander à l'Esprit Saint, qui rend le Christ toujours présent, qui nous le fait reconnaître, qui nous le fait désirer comme ce pour quoi il vaut la peine de vivre, de se lever le matin, d'aller travailler, ou d'avoir des enfants.

*Veni Sancte Spiritus, veni per Mariam,* et réveille en nous ce désir du Christ pour que nous puissions le connaître toujours plus, non pas comme parole, mais comme une expérience dont nous ne pouvons plus nous passer tellement notre vie change, en intensité, comme présence à nous-mêmes, à la réalité et aux personnes les plus chères ou les plus étrangères. Réveille en nous ce désir du Christ pour que nous vivions tout sous la pression, la charge de cette émotion que Toi, Esprit Saint, tu nous communiques dans la charité du Mystère ! Tu es l'amour qui s'est répandu dans nos cœurs pour que nous puissions vivre ainsi : l'extraordinaire dans l'ordinaire de nos vies !

Le Psaume continue : « Oui je veux te bénir en ma vie, à ton nom élever les mains »[48]. C'est la gratitude pour la nouveauté apportée par le Christ qui envahit toute la personne. Et donc « je songe à toi sur ma couche, au long des veilles je médite sur toi, toi qui fus mon secours, et je jubile à l'ombre de tes ailes ; mon âme se presse contre toi, ta droite me sert de soutien »[49]. Je me serre contre Toi avec gratitude : « colle » moi toujours plus à toi, ô Christ ! Le fait d'être collé à Toi est ce qui me donne la force d'affronter la réalité avec toute ma personne. Tu es ma force, pas moi : la force c'est être collé à Toi.

[47] Psaume 63, 2.
[48] Psaume 63, 5.
[49] Psaume 63, 7-9.

# MESSE

*Liturgie : Actes 9, 31-42 ; Psaume 115 ; Jean 6, 60-69*

**HOMELIE DE SON EMINENCE LE CARDINAL ANGELO SCOLA**
**PATRIARCHE DE VENISE**

1. *« Dieu, dans l'eau du baptême, tu as régénéré ceux qui croient en toi »*. L'oraison de la collecte nous a fait prier ainsi. Au cœur de ces Exercices spirituels, auxquels participent de différentes manières les membres de la Fraternité de Communion et Libération de nombreux pays à travers le monde, l'action eucharistique que nous sommes sur le point de célébrer rend présent l'unique événement salvifique de Jésus Christ. Puisque la régénération qui sauve ne peut venir que du présent, alors la personne aimée du Christ Jésus, présent ici et maintenant par la puissance de Son Esprit, me régénère, me sauve, moi, ici et maintenant. C'est moi, c'est toi qui nais, *« l'homme nouveau dont le Christ parlait à Nicodème, l'homme qui naît d'en-haut : d'en-haut, c'est-à-dire d'un Autre ! »* disait don Giussani. Et encore : *« Il s'agit vraiment d'une « conception » de soi, d'une conception générée par la reconnaissance et l'acceptation de l'Autre comme le pôle d'attraction qui me constitue »* (cf. *Certi di alcune grandi cose,* p. 218).

Don Giussani fait levier sur la double signification du mot conception : dans le Baptême, chaque homme – chacun de nous l'a reçu – est conçu à nouveau comme fils dans le Fils et c'est ici, pour le baptisé, que commence la nouvelle conception de soi. Benoît XVI en fait une description lapidaire : *« "Moi mais non plus moi" : c'est la formule de l'existence chrétienne fondée dans le Baptême, la formule de la résurrection dans le temps, la formule* [voici le présent chrétien, la "résurrection à l'intérieur du temps"] *la formule* – insiste Benoît XVI – *de la nouveauté chrétienne appelées à transformer le monde » (Homélie à l'occasion du Congrès ecclésiastique de Vérone, le 19 octobre 2006). « Moi, mais non plus moi ».*

Mes chers amis, je ne sais pas ce qu'il en est pour vous, mais moi, même après tant d'années de cheminement chrétien, je ne peux éviter de percevoir le choc, le fracas que ces affirmations de racine paulienne provoquent en moi, ne serait-ce que pour l'océan de distraction dans lequel nous sommes normalement plongés, même ici, en ce moment.

L'homme est conçu chrétien dans le Baptême. Mais, s'il a été baptisé durant la petite enfance, comme c'est le cas pour presque tout le monde ici, le Baptême fleurit dans une nouvelle conception de soi et de la vie quand chacun de nous rencontre personnellement le Christ dans l'Eglise.

Comme don Julián vient de le dire, cette rencontre est due à la grâce du charisme qui rend persuasive la grâce permanente du Baptême et de l'institution ecclésiale. Le Vénérable Jean Paul II l'a précisé – et je cite une phrase décisive qui vient d'être rappelée – : la grâce sacramentelle, objective, indispensable, permanente, qui naît du sacrement, de la Parole de Dieu et qui est, en dernière instance, garantie par l'autorité objective de l'Église, cette grâce sacramentelle et institutionnelle, constamment à l'œuvre – dit le Pape – *« trouve sa forme expressive, sa modalité opérationnelle, son incidence historique concrète au moyen des différents charismes qui caractérisent un tempérament et une histoire personnelle » (Discours aux prêtres participant à un cours d'Exercices spirituels organisé par Communion et Libération, 12 septembre 1985).*

Chacun de nous, chaque chrétien devrait faire l'exercice (j'utilise ce mot de la même façon qu'Ignace de Loyola dans ses *Exercices spirituels*) de retrouver et de conserver avec précision la date et les circonstances de cette rencontre personnelle avec le Christ dans sa propre vie, et il devrait y revenir continuellement pour y rester fidèle.

Nous savons tous que la grâce – c'est valable pour les sacrements comme pour le charisme – ne peut pas être possédée une fois pour toutes ; nous ne pouvons pas la garder dans nos mains impuissantes comme une chose, une doctrine bien argumentée, une série de comportements bien réglés ou comme on possède un objet. C'est pourquoi, ici et maintenant, s'il est un tant soit peu authentique, chacun de nous peut se reconnaître en Nicodème, tiraillé entre loyauté et scepticisme. Souvenons-nous combien de fois notre mesure de l'usage de la raison se présente avec hostilité – *« Comment l'homme peut-il naître, étant vieux ? »* (Jn 3,4) ; ou quand la liberté se braque – obtuse ou capricieuse – *« Elle est dure cette parole ! Qui peut l'écouter ? »* (Jn 6, 60). Et alors, quand nous sommes en proie à ce scepticisme de la raison et de la volonté, la réalité ne nous parle plus, elle nous échappe comme la lumière que nous essaierions de retenir entre nos mains impuissantes.

2. Qui nous libérera de cette dernière tristesse de vie ? Le *« témoin fidèle »* (Ap 3, 14). C'est ainsi que l'Apocalypse définit Jésus. Lui et ceux qui le suivent, comme nous aussi le faisons humblement, comme on suit une présence qui devient le centre affectif de toute l'existence. Le charisme vit dans la rencontre historique avec le témoin chez lequel resplendit la nouveauté du Ressuscité. C'est ainsi qu'est donnée à l'homme la possibilité de renaître, comme Tabitha, la gazelle de la première lecture, ressuscitée en vertu du témoignage de Pierre.

Il faut arracher le mot « témoignage » à toute réduction moraliste, il ne doit pas se limiter à un bon exemple pourtant nécessaire. Le témoignage, dans toute sa force, doit être la méthode de connaissance de la vérité car c'est la modalité adéquate du rapport entre le moi et la réalité. Le témoignage est méthode de connaissance de la vérité parce que la vérité se communique de cette manière et nous savons d'expérience qu'une vérité est connue seulement quand elle est communiquée. La renaissance baptismale permet la rencontre du moi avec toute la réalité parce qu'elle ouvre et accompagne la liberté vers cette relation bonne, constitutive par excellence qu'est la communion avec l'Autre, garantie par le Christ et en Lui communion avec tous les frères ; avec le Christ et, en lui, avec les frères. Le christianisme est réellement un nouveau lien de parenté, plus fort que le lien de chair et de sang.

Mais la communion est tellement « d'En Haut », tellement un don que nous lui résistons de mille manières. Dans l'Évangile d'aujourd'hui, la question provocante de Jésus : *« Voulez-vous partir, vous aussi ? »* s'adresse à nous aussi, réunis ici. Le fait que nous soyons venus jusqu'ici, au prix de tant de sacrifices, pourrait à première vue nous dispenser de répondre à cette question, mais ce serait une dernière injustice envers notre sensibilité chargée de raison tendue vers la totalité. Cinq ans après la mort de don Giussani, la vitalité du charisme exige des témoins tendus vers une humanité réussie. Le charisme talonne la liberté de chaque membre de Communion et Libération pour qu'elle arrive, comme celle de Simon Pierre, à vérifier dans sa propre chair qu'il lui convient de suivre : il lui convient d'appartenir au Christ et à l'Église à travers la forme générée par le charisme de don Giussani, par le mouvement de Communion et Libération. Quelle fut la vérification de Pierre ? L'Évangile nous la propose dans toute son évidente et désarmante force : *«Seigneur, à qui irons-nous ? Tu as les paroles de la vie éternelle. »* (Jn 6, 69).

3. L'homme d'aujourd'hui, l'homme post moderne, comment peut-il croire et reconnaître le Christ comme son Sauveur, c'est-à-dire renaître d'en haut, d'un Autre, lui qui est tenté de chercher le salut dans les découverte extraordinaires des biotechnologies, dans le domaine de l'évolution, de la biologie, des neurosciences, en considérant la foi religieuse tout au plus comme une opportunité consolatrice subjective ?

Dans les circonstances historiques actuelles aussi, la seule condition reste la rencontre de témoins d'une humanité rachetée, pleine et convenable, donc bien enracinée dans la post modernité. Sur ce point il faut être clair.

Vivre en hommes rachetés ne signifie pas être impeccables, ce serait une prétention monstrueuse, mais – comme l'affirmait saint Augustin – cela signifie « aimer la vie nouvelle », la vie selon le Christ, avoir « la pensée du Christ » c'est-à-dire penser comme le Christ et penser le Christ à travers toutes choses, car nous sommes aimés par Celui qui nous aime en premier : *« Deus prior dilexit nos »*. Saint Augustin affirme : *« Nous n'aimons pas si nous ne sommes d'abord aimés… Cherche le motif pour lequel l'homme aime Dieu et tu ne trouveras que cela : parce que Dieu l'a aimé en premier »* (*Discours* 34, 1-3 ; 5-6).

Est-ce que tu perçois cela ? *Deus prior dilexit te*, Dieu t'a aimé d'abord, est-ce que ce fait constitue une expérience quotidienne pour toi ? Est-ce l'horizon de ta conscience ?

Un tel témoin crédible se reconnaît à l'unité de sa personne. L'unité est la valeur sur laquelle se base l'expérience élémentaire du moi. Mais l'unité du moi se nourrit de bonnes relations. À partir des premières, avec papa et maman, jusqu'à toutes les relations par lesquelles l'homme renaît découvrant chaque fois, même après la chute et les naufrages, que le dessein bon du Dieu aimant et fidèle ne manque pas ; Il ne cesse de répondre à la promesse d'accomplissement – à laquelle tu dois continuellement retourner – suscitée par la rencontre avec le Christ, dans la compagnie. C'est le phénomène de l'autorité, de l'émergence de la sainteté, qui ne peut pas durer, qui ne persiste jamais sans l'autorité constitutive. L'autorité constitutive est la figure humaine à travers laquelle on suit avec certitude *« le dessein de l'Esprit de Dieu dans l'histoire et dans notre vie »* (don Giussani, *Da quale vita nasce Comunione e Liberazione*).

Unité du moi, unité de l'Église guidée par le successeur de Pierre et les successeurs des Apôtres. Et unité avec ceux qui, dans la compagnie vocationnelle née du charisme auquel on participe, a reçu la responsabilité objective du guide. Unité qui n'est donc pas extérieure, ni extrinsèque, ni un respect formel, ni même le fruit d'un bon calcul – car il est évident que la division n'est jamais annonciatrice de fécondité – mais l'unité vécue comme une attitude permanente et vertueuse à partir de ton cœur, de ton esprit, de tes actions. Cette unité, qui commence par le moi et touche toutes les expressions ecclésiales, sociales et civiles, dit et manifeste, plus que tout le reste, la nouveauté de l'homme racheté et elle assure la permanence de l'Église dans l'histoire et de chaque charisme dans l'Église. C'est pour cela que l'unité ne craint jamais (jamais !) la correction d'où qu'elle vienne, car rien ne peut entamer le fait que l'unité, dans la mesure où elle est donnée d'en haut, nous précède toujours en nous mobilisant.

4. *« Que rendrai-je au Seigneur pour tous ses bienfaits ? »* avons-nous répété avec le psaume. Comment ne pas voir le spectacle de cette grande assemblée, à laquelle participent des milliers d'autres personnes dans le monde entier, comment ne pas la voir comme ce grand don, ce grand bienfait que le Seigneur nous a offert ? Eh bien que rendrai-je, que rendrons-nous ? Par le don de la foi, le Baptême et la participation au charisme de don Giussani, le Seigneur nous témoigne sa préférence pour chacun de nous ; cette préférence augmente la conscience et la passion qui, comme le raconte le livre des Actes des Apôtres, a conduit les premiers disciples sur les routes du monde. À ce propos, il est utile de ne pas négliger ce qui n'est apparemment qu'un détail de la première lecture. Les Actes des Apôtres, décrivant la vie et la mission de Pierre, disent : *« Pierre, qui passait partout… »*.

Ce *« passer partout »* exprime l'horizon et la nature même de la mission de l'Église et de chacun de nous. Il n'y a pas de circonstance – favorable ou défavorable – ni de situation (ou de rapport) à l'intérieur de l'existence humaine qui soit étrangère au don du Ressuscité. Rien ni personne : *« Tout est à vous ; mais vous êtes au Christ et le Christ est à Dieu »* (1 Cor 3, 22-23). La mission demande donc une large ouverture à la réalité et attribue à chacun de nous une responsabilité personnelle bien précise. Personne ne peut te remplacer dans cette tâche : il t'est demandé, il nous est demandé d'assumer, en hommes nouvellement conçus et continuellement régénérés dans l'Esprit Saint, des circonstances vocationnelles personnelles et communautaires, toujours concrètes et historiques, favorables ou contraires, faites de temps et d'espace, d'état de vie, d'affects, de travail, de repos, de joies, de douleurs, de souffrances, de deuils, de mort, de perspective d'éternité, d'espérance et de problèmes complexes. Tout, tout est à vous pour illustrer combien il convient de dépenser sa propre existence « en Christ », comme saint Paul définit le chrétien : celui qui existe en Christ. La mission se joue partout et à chaque instant et elle ne pourra jamais être imaginée comme la reproduction mécanique de formules ou d'initiatives. Réfléchis bien, mon ami, la vie t'est donnée pour être donnée. Si tu ne la donnes pas, le temps te la vole.

L'unité et la mission sont l'expression de la gratitude à l'égard du Seigneur et de ceux qui nous ont précédés et accompagnés à Sa suite. En premier lieu le très cher don Giussani.

5. À Marie, *Mater Ecclesiae*, nous confions notre chemin, l'avenir chargé d'espérance de chaque membre de Communion et Libération et de tout le mouvement. Marie est la mère des croyants, des « renaissants », des

rachetés car son « oui » est la source du monde transfiguré, lieu de vie des hommes libres, libres parce que toujours et à nouveau libérés d'en haut. Amen.

**AVANT LA BENEDICTION**

***Julián Carrón.*** Très chère Eminence, au nom de tous, je désire te remercier infiniment parce que tu as voulu participer avec nous à ces Exercices. Nous sommes toujours frappés par ton témoignage de pasteur attentif au peuple qui t'est confié ainsi que par le courage et l'intelligence avec lesquels tu suis le Pape. Ce matin nous avons eu l'occasion de le constater encore une fois, ta personne est le signe le plus évident de comment le charisme de don Giussani est un facteur vivifiant pour toute l'Église et une source d'humanité toujours nouvelle. Pour cela nous te remercions et nous te demandons de rester toujours proche de nous. Merci.

***Cardinal Scola***. C'est moi qui vous répète ma gratitude, à vous tous, à don Julián, dans un lien affectif avec don Giussani toujours plus vivant avec le temps qui passe, en témoignage et illustration que la communion des saints est plus forte que le simple pèlerinage terrestre car elle introduit l'Éternel dans le temps et, par conséquent, nous ouvre à une espérance fiable. C'est ainsi que nous devons vivre notre époque post moderne. C'est une période de travail (ndt : dans le sens de travail de l'accouchement), c'est son aspect le plus juste, plus que de crise – parler continuellement de crise ne produit que lamentations qui figent tout – ; le travail (ndt : de l'accouchement) est une activité qui anticipe la vie, qui anticipe la joie de la vie.

Dès le début en 1954, don Giussani a toujours considéré le temps ainsi ; il nous lançait dans le monde en Christ, par le Christ et avec le Christ, pas avec nos forces, humbles et pourtant hardis. Affrontons cette période en fils de don Giussani mais surtout en fils de Dieu, en personnes conscientes de devoir invoquer chaque jour la renaissance d'en Haut.

Soyons donc des témoins dans le tissu concret du quotidien, en suivant le charisme dans toute sa force, le Pape en garantie que le charisme vit dans l'institution de l'Église et les évêques avec lui, en offrant notre vie minute après minute pour la gloire de l'humanité de Jésus Christ.

# *Samedi 24 avril, l'après-midi*

*À l'entrée et à la sortie :*
*Franz Schubert, Quatuor à cordes en ré mineur, D 810, « La mort et la jeune fille »*
*Amadeus Quartet*
*« Spirto Gentil » n° 7, Deutsche Gramophon*

■ **DEUXIEME MEDITATION**
**Julián Carrón**

## *« Heureux ceux qui ont une âme de pauvre, car le Royaume des cieux est à eux » (Mt 5,3)*

Nous essayons de décrire le manque d'humanité afin d'atteindre la fracture entre savoir et croire. Jusqu'ici nous avons joué la carte de la raison. Maintenant, nous devons affronter un autre facteur essentiel à la définition de l'homme : la liberté.

### 1. À travers la liberté : l'humain entier

« L'homme, en tant qu'être libre, ne peut parvenir à son accomplissement, à sa destinée qu'à travers sa liberté […]. Si j'étais conduit à ma destinée sans liberté, je ne pourrais pas être totalement heureux, cette félicité ne serait pas la mienne, cette destinée ne serait pas la mienne »[50]. Quelle exaltation unique du moi ! Face à la tentation toujours aux aguets de chercher « des systèmes tellement parfaits que plus personne n'aurait besoin d'être bon »[51] – comme dit T.S. Eliot –, don Giussani exalte de manière incroyable l'implication du moi. La raison est la même que celle utilisée par Platon il y a tant de siècles dans un de ses Dialogues : « Quel sera l'avantage [pour l'être humain] d'entrer en possession de choses bonnes ? » « Il m'est plus facile de répondre à cette question – dis-je – : il sera heureux ». « En effet – dit-il – c'est justement c'est à cause de la possession des choses bonnes que sont heureux ceux qui sont heureux et je n'ai plus besoin de poser la

[50] L. Giussani, *Le sens religieux*, op.cit., pp. 178-179.
[51] T.S. Eliot, *Cori da "La Rocca"*, BUR, Milan 1994, p. 89.

question suivante : celui qui veut être heureux, pourquoi veut-il être heureux ? Car la réponse a déjà atteint son but ». « Tu dis vrai » répondis-je. « Cette volonté et cet amour, crois-tu que c'est quelque chose de commun à tous les hommes et que tous veulent la posséder ? Qu'en dis-tu ? ». « Effectivement – dis-je –, c'est une chose commune à tous »[52]. Ce désir de posséder, de s'approprier les choses bonnes est commun à tous les hommes. Mais pour les atteindre, il faut aimer, adhérer c'est-à-dire impliquer notre liberté et, parfois – nous le savons bien – nous voulons nous épargner cela, c'est une tentation qui est toujours aux aguets. Luisa Muraro écrit : « Nous avons toujours envie de confier la responsabilité de notre vie à quelqu'un ; facilement, nous cherchons quelqu'un à qui dire : "Occupe-toi de ma vie, s'il te plaît" »[53]. Soyez certains qu'il y aura toujours quelqu'un d'assez « charitable » qui sera prêt à la prendre…

Si je veux chercher quelqu'un qui m'épargne ma liberté – directeur spirituel, chef ou ami, c'est la même chose –, je dois voir clairement qu'ainsi je n'atteindrai pas le bonheur, que rien ne sera jamais à moi, parce que je ne peux arriver à mon accomplissement qu'à travers ma liberté, autrement il ne m'appartiendra jamais. Si je ne comprends pas cela – et je constate que souvent nous ne le comprenons pas – j'essaierai toujours de décharger le drame de ma liberté sur quelqu'un d'autre. Dans la célèbre légende de Fédor Dostoïevski, le Grand Inquisiteur veut nous décharger de ce poids et il reproche au Christ de nous avoir fait don de la liberté. C'est impressionnant de relire ce texte : « Tu as accru la liberté humaine au lieu de la confisquer et tu as ainsi imposé pour toujours à l'être moral les affres de cette liberté. Tu voulais être librement aimé, volontairement suivi par les hommes charmés. Au lieu de la dure loi ancienne, l'homme devait désormais, d'un cœur libre, discerner le bien et le mal, n'ayant pour se guider que ton image, mais ne prévoyais-tu pas qu'il repousserait enfin et contesterait même ton image et ta vérité, étant accablé sous ce fardeau terrible.»[54]. C'est ce poids que le Grand Inquisiteur, chaque Grand Inquisiteur, veut nous épargner. Son programme sera de soulager l'homme de ce fardeau insupportable en remplaçant la liberté par l'autorité. Ainsi l'humanité sera réduite à un troupeau heureux, et le bonheur sera payé du prix de la liberté. Mais un tel bonheur ne m'appartiendra jamais !

Parfois nous nous libérons du poids de la responsabilité qui nous embarrasse en rejetant la faute sur les autres (les circonstances, les autres,

---

[52] Platon, *Symposion,* 204 E-205A.

[53] L. Muraro – A. Sbrogiò (éd.), *Il posto vuoto di Dio*, Marietti, Milan 2006, p. 25.

[54] F.M. Dostoïevski, *Les Frères Karamazov*, Folio Gallimard, Paris 2009, p. 355.

la compagnie, la Fraternité, etc.), mais c'est inutile car – cette phrase de don Giussani m'a toujours frappé – « aucun résultat humain ne peut être imputé entièrement à des circonstances purement extérieures, puisque la liberté de l'homme, même si elle est fragilisée [par le péché originel], reste la marque indélébile de la créature de Dieu »[55]. Cette affirmation d'un homme qui n'est réductible à aucun facteur antécédent de type biologique, psychologique, sociologique d'aucune nature, est vraiment émouvante. La liberté de l'homme, même fragilisée, reste la marque indélébile de la créature de Dieu : c'est notre dignité d'hommes ! « C'est à travers ma liberté que la destinée, l'objectif, le but, l'objet ultime peut devenir une réponse pour moi [à tel point que si je ne risque pas la vérification de ce que j'ai rencontré au filtre de ma liberté, je ne peux pas voir si c'est une réponse pour moi, je ne peux pas toucher, faire l'expérience que la réponse est à moi ; et sans faire l'expérience directe, ce qui m'est proposé ne deviendra jamais mien, cela restera extérieur à moi : je ne le mets pas en discussion, j'y crois, mais cela ne m'appartient pas]. S'il n'était pas libre, l'accomplissement de l'homme ne serait pas humain, il ne pourrait pas s'agir de l'accomplissement de l'être humain» [56]. Encore une fois, nous avons tous les signes qui nous permettent de comprendre quand l'humain est présent et quand il manque.

« S'il faut être libre pour aller vers son destin et l'accomplir, la liberté intervient aussi pour le découvrir. Si la découverte du destin, du sens ultime, était automatique, elle ne serait plus personnelle. L'homme est responsable devant son destin ». Cette observation de don Giussani ne doit pas être considérée comme une évidence, car, d'habitude, nous pensons que la liberté n'entre en jeu que pour la réponse, une fois que j'ai connu, et pas également avec la découverte. « Le rapport avec la destinée requiert la responsabilité de l'homme ; la manière dont l'homme rejoint sa destinée relève de sa responsabilité, est le fruit de la liberté. La liberté a donc à voir non seulement avec notre cheminement vers Dieu, comme action cohérente tout au long de la vie, mais lors même de la découverte de Dieu» [57]. Nous pensons donc que la liberté entre en jeu seulement après que la raison a découvert Dieu ; pas durant le processus de connaissance, mais seulement dans le fait d'être cohérent par rapport à Celui que j'ai connu. Au contraire – et c'est décisif !– il n'y a pas de connaissance si la raison et la liberté n'entrent pas en jeu simultanément. De même que nous voudrions

[55] L. Giussani, *Pourquoi l'Eglise*, op.cit., pp. 54-55.
[56] L. Giussani, *Le sens religieux*, op.cit. p. 179.
[57] *Ibidem.*

atteindre le destin sans la liberté, nous voudrions aussi une connaissance qui n'implique pas la liberté.

En cela nous sommes vraiment modernes. La modernité poursuit un type de connaissance tellement certaine qu'elle pense pouvoir l'obtenir seulement à condition de ne pas impliquer la liberté. C'est pourquoi, dans la connaissance, il y a une fracture entre raison et liberté : les « modernes » n'arrivent pas à mettre ensemble la raison et la liberté. Souvent, nous aussi, nous pensons que si la liberté entre en jeu, la connaissance ne peut plus être certaine. Pour être fiable – pensons-nous – la connaissance doit être libre de l'influence de la liberté. Nous nous berçons de l'illusion de pouvoir connaître sans nous impliquer, en restant détachés, en nous faisant juges de tout. « Si l'attitude à l'égard de la réalité conditionne sa connaissance et même, relativement, sa présence effective, c'est parce que la liberté humaine se manifeste ici comme partout […] pouvant dire oui ou non face à elle »[58]. Si bien que saint Grégoire de Naziance disait que l'homme « s'il met de côté sa liberté, perd à l'instant le don de l'intelligence »[59]. C'est ce que nous avons toujours appris de don Giussani : « De nombreux scientifiques ont découvert Dieu en approfondissant leur expérience scientifique ; et de nombreux scientifiques, en approfondissant cette même expérience, ont cru éluder ou éliminer Dieu. De nombreux hommes de lettres ont découvert Dieu à travers leur perception profonde de l'existence de l'homme ; et de nombreux hommes de lettres, à travers leur attention à l'expérience humaine, ont éludé ou éliminé Dieu. De nombreux philosophes sont arrivés à Dieu par leur réflexion ; et de nombreux philosophes, par leur réflexion, ont exclu Dieu. Alors cela veut dire que reconnaître Dieu n'est pas une question de science, ni de sensibilité esthétique, ni de philosophie en tant que telle. C'est aussi un problème de liberté. C'est ce que reconnaissait Althusser, un des plus célèbres néo-marxistes, quand il disait qu'entre l'existence de Dieu et le marxisme ne se posait pas un problème de raison, mais d'option »[60]. Si la liberté n'entre pas en jeu, il n'y a pas de connaissance, parce que – comme l'affirme Nicolas Berdiaev – « la connaissance n'est pas un processus purement intellectuel ; le choix volontaire, l'attraction et la répulsion à l'égard de la vérité, toutes les énergies de l'homme y participent »[61].

Quelle grandeur nous témoigne encore don Giussani par le fait de ne censurer aucun aspect, aucun facteur constitutif du moi – raison et liberté

---

[58] M. Zambrano, *Per l'amore e per la libertà*, Marietti, Milan 2008, p. 153.
[59] Gregorio di Nissa, *La grande catechesi*, Città Nuova, Rome 1990, p. 116.
[60] L. Giussani, *Le sens religieux,* op.cit., p. 179.
[61] N. Berdiaev, *Regno dello Spirito e Regno di Cesare*, Ed. di Comunità, Milan 1954, p. 10.

–, en affirmant l'un et l'autre sans exclusion réciproque pour essayer de faire comprendre le lien entre les deux, car si nous enlevons l'un ou l'autre il n'y a plus de connaissance !

Ce que nous avons dit soulève le problème que nous devons affronter : s'il ne s'agit pas seulement d'une question de raison, mais aussi d'option, quelle que soit l'option, sera-t-elle également vraie ? Est-ce purement arbitraire ? Quelle que soit l'option, sera-t-elle également raisonnable ? Faut-il oublier tout ce que nous avons dit jusqu'ici sur la raison ?

On peut se demander ici quel est le rapport entre la liberté et la raison dans la connaissance. Je vous donne un exemple que j'utilisais avec les lycéens en Espagne. Imaginez deux personnes qui observent un garçon qui offre à sa fiancée un objet dont ils savent qu'il a coûté un euro (il y a des magasins avec des secteurs où tout coûte un euro). L'un dit à l'autre : « Regarde-moi ce radin : un euro ! Il ne l'aime pas plus que cela ? Un euro ! ». L'autre spectateur lui répond : « Tu ne comprends rien. Ici, à travers cet objet qui vaut effectivement un euro, il se passe quelque chose de plus : il est en train de lui dire combien il l'aime. Le prix n'est pas important ». Mais l'autre insiste : « Arrête, nous l'avons vu tous les deux dans le magasin, ça ne valait qu'un euro ! C'est ça qui compte, tout le reste ce sont tes élucubrations ». Quelle est l'option qui rend le mieux compte de tous les facteurs qui se manifestent dans ce geste ? Qui comprend mieux : celui qui dit « un euro » (ce qui est vrai) ou bien celui qui, tout en reconnaissant la pauvreté du cadeau, reconnaît que là il se passe quelque chose de plus ? Vous voyez combien la liberté joue dans la découverte et qu'il y a une option ? Si nous demandions directement aux deux fiancés laquelle des deux interprétations exprime le mieux ce qui est en train d'arriver entre eux, considéreraient-ils les deux interprétations des spectateurs comme équivalentes ? Ou bien y en a-t-il une qui exprime vraiment ce qui est en train de leur arriver ? C'est un problème d'option, certes : mais une option est raisonnable et l'autre déraisonnable ; l'une est étrangère à la nature de ce qui est en train d'arriver et l'autre l'explique de manière exhaustive. Si je n'accepte pas d'ouvrir ma raison jusqu'à comprendre toute la signification des faits, mon option est contre l'évidence de ce qui arrive et je ne la saisis pas (car toutes les interprétations n'expliquent pas les choses de manière vraie). La liberté ne se mobilise pas seulement après la rencontre mais dès le début de celle-ci.

Don Giussani dit la même chose par rapport à l'exemple de la pénombre : « Vous êtes dans la pénombre, vous tournez le dos à la lumière, et vous vous exclamez : "Tout est néant, obscurité, vide de sens" ; vous tournez le dos à l'obscurité, vous dites : "Le monde est le vestibule de la lumière, le commencement de la lumière." Cette différence de position

est exclusivement le résultat d'un choix. Pourtant, il est vrai que tout le problème n'est pas là. Des deux positions, celle de celui qui tourne le dos à la lumière et dit : "Tout est ombre", et celle de celui qui tourne le dos à l'ombre et dit : "C'est ici que commence la lumière", de ces deux positions, l'une est raisonnable et l'autre non. L'une des deux élimine un facteur, même s'il n'est qu'esquissé : en effet, s'il y a de la pénombre, c'est qu'il y a de la lumière »[62]. Une des options est selon la nature et elle met la raison en évidence ; l'autre option, qui est contre la nature, obscurcit la raison. L'option est décisive.

Cette dynamique, qui existe face à toute la réalité, s'applique à plus forte raison face à l'événement chrétien qui, par son importance et son aspect exceptionnel, défie encore plus la liberté. N'importe quelle décision de la liberté n'est pas également raisonnable. « Jésus expulsait un démon, qui était muet. Or il advint que, le démon étant sorti, le muet parla, et les foules furent dans l'admiration. Mais certains d'entre eux dirent : c'est par Béelzéboul, le prince des démons, qu'il expulse les démons. » D'autres, pour le mettre à l'épreuve, réclamaient de lui un signe venant du ciel. Mais lui, connaissant leurs pensées, leur dit : « Tout royaume divisé contre lui-même est dévasté, et maison sur maison s'écroule. Si donc Satan s'est, lui aussi, divisé contre lui-même, comment son royaume se maintiendrait-il ?... puisque vous dites que c'est par Béelzéboul que j'expulse les démons, vos fils, par qui les expulsent-ils ? Aussi seront-ils eux-mêmes vos juges. Mais si c'est par le doigt de Dieu que j'expulse les démons, c'est donc que le Royaume de Dieu est arrivé jusqu'à vous »[63]. Tel quel, face au cadeau et face aux signes que Dieu accompli parmi nous ! Nous savons tous que ce n'est pas seulement du passé, mais que cela arrive aujourd'hui, maintenant, face aux signes que le Mystère accomplit parmi nous : il y a ceux qui ont l'explication *x* et ceux qui préfèrent l'explication *y*. Mais quelle que soit l'explication, Jésus chassait les démons ; quelle que soit l'interprétation, le fait est qu'il n'y aurait pas de discussion s'il n'y avait pas les miracles accomplis par Jésus. C'est pourquoi nous avons besoin non pas d'une interprétation quelconque, mais de celle qui rend compte de ce fait de manière exhaustive. De fait, dans l'Évangile de saint Jean, Jésus leur fait ce reproche : « Si je n'avais pas fait parmi eux les œuvres que nul autre n'a faites, ils n'auraient pas de péché ; mais maintenant ils ont vu et ils nous haïssent, et moi et mon Père. Mais c'est pour que s'accomplisse la parole

[62] L. Giussani, *Le sens religieux*, op.cit., pp. 179-180.
[63] Luc 11, 14-20.

écrite dans leur Loi : *Ils m'ont haï sans raison »*[64]. Ils ont choisi une option contre la raison, parce qu'ils ont vu les signes et ils ne L'ont pas reconnu. Comprenez-vous alors jusqu'où se joue le drame de la liberté ?

À ce stade, don Giussani fait une affirmation géniale à laquelle on a de la peine à croire de prime abord : « En effet, dans sa liberté, l'homme affirme ce qu'il a déjà secrètement décidé dès le départ »[65], c'est-à-dire qu'il a décidé la partie avant de commencer ; puis peuvent se produire tous les signes que nous voulons, mais moi j'ai décidé de ne pas me laisser toucher. Quand j'ai lu cette phrase pour la première fois, j'ai pensé : c'en est trop ! Jusqu'au jour où, pendant un cours, j'ai retrouvé cette affirmation devant moi, avec des jambes. J'étais sur le point de commencer à lire les Évangiles et j'avais écrit le mot « Évangiles » au tableau noir. Je me tourne et un élève me dit : « Mais vous ne pensez quand même pas que les Évangiles peuvent nous donner une connaissance de Jésus : ils ont été écrits par les chrétiens ; vous imaginez quelle connaissance objective et vraie ils peuvent donner ! ». Alors je lui ai demandé : « Alors selon toi, la position la plus adéquate, le premier point de départ pour affronter la réalité c'est le soupçon ? ». « Bien sûr que c'est le soupçon. C'est tellement évident… Vous ne pensez tout de même pas que je suis idiot ». « Alors selon ce que tu me dis, quand ta maman t'a servi une tasse de café au petit déjeuner, tu as dit : "Je ne le boirai pas avant d'en avoir fait une analyse chimique pour m'assurer qu'il ne contient pas de poison" ». Je me souviens encore de la réaction de ce garçon qui, fâché, lève les mains et dit : « Mais cela fait seize ans que je vis avec ma mère ! ». « Il n'est donc pas toujours raisonnable de partir du soupçon. Alors quelle est la différence entre ta façon de réagir face au mot Évangiles et face à la tasse de café de ta mère ce matin ? ». Mais ce qui m'a le plus impressionné, c'est la deuxième partie de l'épisode. Quinze jours plus tard – alors qu'il ne se souvenait plus de ce qui s'était passé – je lisais une page de l'Évangile à ma classe pour présenter l'expérience des disciples d'une journée passée avec Jésus : Jésus va à la synagogue et se met à enseigner et tous étaient étonnés car il enseignait avec autorité et non pas comme les scribes ; puis il guérit un homme possédé par un esprit immonde ; il va chez Pierre et guérit sa belle-mère ; le soir, en ville, il guérit de nombreuses personnes affligées de différentes maladies ; et le jour suivant, tôt le matin, il se lève et va prier. Pour finir, j'invitais mes élèves à imaginer ce qu'avaient dû ressentir les personnes qui suivaient Jésus pendant des jours, des semaines, des mois en vivant de telles jour-

[64] Jean 15, 24-25.

[65] L. Giussani, *Le sens religieux*, op.cit., p. 180.

nées avec Lui. Ma question : « Si vous vous étiez trouvé là, qu'auriez-vous ressenti ? ». Le premier à répondre fut le même garçon. Savez-vous ce qu'il m'a dit ? « Je ferais attention à ne pas me faire embobiner ». Je lui réponds : « Te rends-tu compte qu'il y a deux semaines tu m'as dit la même chose ? ». Non, il ne s'en était pas rendu compte, il était pantois. Ce garçon vivait le soupçon à l'égard de tout ; devant n'importe quel fait surgissait ce soupçon avec lequel il affrontait la réalité. Il avait déjà choisi au plus profond de lui. Voilà pourquoi don Giussani a raison quand il affirme que : « Ce n'est pas tellement dans les choix sensationnels que se manifeste la liberté ; mais la liberté se joue, dans le tout premier instant de la confrontation avec le monde, dont on prend conscience [c'est-à-dire dans l'impact avec la réalité] »[66].

Dès la première fois que je l'ai entendue, cette histoire d'Elsa Morante m'a beaucoup frappé : « Un jour, à l'aube, un SS est amené à l'échafaud pour expier ses horribles crimes. Il lui restait une cinquantaine de pas jusqu'au lieu de l'exécution qui devait se dérouler dans la cour de la prison. Durant cette traversée, par hasard, son œil se posa sur le mur ébréché de la cour où poussait une de ces fleurs semées par le vent, qui naissent où elles tombent et se nourrissent – apparemment – d'air et de ciment. C'était une petite fleur misérable, composée de quatre pétales violacés et d'une paire de petites feuilles pâles, mais dans la lumière naissante, le SS y a vu, dans toute sa splendeur, toute la beauté et tout le bonheur de l'univers et il pensa : "Si je pouvais retourner en arrière et arrêter le temps, je serais prêt à passer toute ma vie en adoration devant cette petite fleur". Alors, comme se dédoublant, il entendit en lui sa propre voix, joyeuse, limpide, mais lointaine, venant de qui sait où, qui criait : "En vérité, je te le dis, pour cette dernière pensée avant de mourir, tu seras sauvé de l'enfer". Te raconter tout cela m'a pris un certain temps, mais là, c'était une demi-seconde. Entre le SS qui passait entre les gardes et la fleur qui poussait sur le mur, il y avait plus ou moins la même distance initiale, à peine un pas. "Non ! – cria en lui le SS, en se retournant avec rage – Non, je ne tomberai pas une deuxième fois dans certains pièges !", et, comme il avait les mains liées, il arracha la fleur avec les dents, la jeta à terre, l'écrasa sous ses pieds et lui cracha dessus »[67].

Dans les premières lueurs du crépuscule, en un instant, se joue ce drame : « Et voici l'alternative dans laquelle l'homme se joue, *presque* insensiblement : ou bien il va au-devant de la réalité avec une attitude d'ou-

[66] *Ibidem*.

[67] E. Morante, *La Storia*, Einaudi, Turin 1974, pp. 604-605.

verture, avec les yeux écarquillés d'un enfant, loyalement, en appelant un chat "un chat", et dans ce cas il embrasse la réalité dans toute l'ampleur de sa présence [la réalité comme elle t'est donnée] et en accueille aussi le sens ; ou bien il prend position devant la réalité en cherchant à se protéger, presque avec le coude devant le visage pour parer les coups malvenus ou inattendus, en convoquant la réalité au tribunal de ses opinions – et dans ce cas il ne cherche et n'admet que ce qui lui sied, il est potentiellement plein d'objections à son encontre, trop rusé pour en accepter les évidences [pas ce qui n'est pas clair, les évidences] et les suggestions les plus gratuites et les plus surprenantes [c'est vraiment pathétique de voir cela en nous : des personnes qui insistent pour nier des faits simplement parce qu'elles ne sont pas disposées à les reconnaître ; pas parce que les faits n'existent pas]. Tel est le choix profond que nous faisons quotidiennement devant la pluie et le soleil, devant notre père et notre mère, devant le plateau du petit déjeuner, devant le tramway et ses voyageurs, les collègues de travail, les textes étudiés en classe, les enseignants, le fiancé, la fiancée [chacun peut ajouter le reste]. Cette décision que j'ai décrite s'applique au réel, à toute la réalité. Dans une telle décision, il est clair que le raisonnable, l'humanité intacte [l'humain tout entier !] résident dans celui qui est ouvert et appelle un chat "un chat" [quand il n'y a pas d'ouverture, il manque l'humain]. C'est le *pauvre* en l'esprit, celui qui, devant la réalité, n'a rien à défendre »[68] .

C'est vraiment impressionnant de relire ces chapitres du *Sens religieux* de l'intérieur de notre attitude face aux faits, les présences et les témoins que le Seigneur nous donne. Si c'est tellement décisif pour être régénérés, alors – puisque nous n'y arrivons pas par nous-mêmes, mais seulement à travers ce que l'Autre fait dans le présent, dans les « choses de la terre » – si nous ne sommes pas disponibles, notre renaissance ne pourra jamais avoir lieu ; non pas parce qu'elle est impossible, mais bien parce que nous ne sommes pas disponibles, parce qu'il manque l'humain (parce que l'humain entier réside dans ce qui est ouvert).

Don Giussani continue : « Si je suis "moral", c'est-à-dire si je suis dans l'attitude originelle dans laquelle Dieu m'a créé, c'et-à-dire dans une attitude d'ouverture à la réalité, alors je comprends, ou au moins je cherche, c'est-à-dire je demande. Si au contraire je ne suis pas dans cette position originelle, c'est-à-dire si je suis dénaturé [regardez, encore une fois : le manque de l'humain], artificiel, enfermé dans le préjugé, alors je suis "immoral" et je ne peux pas comprendre [la conséquence n'est pas que tu vas en enfer ou que tu es incohérent, non : c'est que tu ne peux pas

[68] L.Giussani, *Le sens religieux,* op.cit., pp. 180-181.

comprendre !]. Voilà le drame suprême de la vie humaine »[69]. Tout se joue dans cette attitude face au réel ; comme nous ne pouvons pas nous réveiller nous-mêmes, nous régénérer par nous-mêmes, nous devons accepter d'être générés par un Autre ; tout dépend de notre capacité d'ouverture à cela. Sinon nous appliquons comme tout le monde une mesure positiviste et nous n'arrivons pas à voir clair.

## 2. L'éducation à la liberté

On comprend donc que l'éducation à la liberté est décisive. Don Giussani insiste beaucoup : « Pour que l'évidence de la destinée se révèle dans cette grande aventure du "signe" que constitue le monde, le problème fondamental est l'éducation à la liberté. Si la réalité appelle l'homme à quelque chose d'autre, l'éducation à la liberté équivaut à l'éducation à la responsabilité. Responsabilité vient de "réponse". L'éducation à la responsabilité, c'est l'éducation à répondre à un appel »[70]. Comment me parvient cet appel ? Nous l'avons dit ce matin : à travers la méthode du « signe » ; l'être m'appelle à travers quelque chose dans la réalité.

Cette éducation à la liberté comporte deux volets.

*a) Éducation à l'attention*

« Avant tout, l'éducation à la responsabilité implique une éducation à l'*attention*. Parce que [notez le réalisme de don Giussani] notre liberté agissante ne donne pas toujours à l'attention la place qu'elle mérite [encore le manque de l'humain]; nous ne faisons pas facilement ni automatiquement attention [car l'attention est une tension, un effort, une source de fatigue : pour cette raison nous ne devons pas croire qu'elle va de soi]. L'idée préconçue, de quelque façon qu'elle naisse [don Giussani nous aide ici de manière spectaculaire : que chacun se reconnaisse dans les différentes catégories], empêche de faire attention : la prédominance de l'intérêt personnel conduit à la distraction ; affirmer une idée toute faite, nous amène à snober le nouveau message ; concentrer sa sensibilité sur ce qui nous plaît, amène à être insensible aux nuances ou aux détails d'une proposition ; la maladresse de la superficialité devient un délit lorsque nous avons affaire

[69] *Ibidem*, p. 182.
[70] *Ibidem*, p. 185.

à un problème grave »[71]. Ce sont des possibilités où se vérifie l'absence d'humanité, car l'humain entier réside dans ce qui est ouvert à la totalité. C'est pourquoi il insiste sur l'importance de cet acharnement à souligner la totalité. Chacun peut vérifier comment il se comporte face aux signes que le Seigneur lui envoie. Comment pouvons-nous continuer à dire que, dans le fond, toutes les choses exceptionnelles que nous voyons peuvent avoir une autre explication que la présence du Christ ? Comment pouvons-nous continuer à dire que Son nom est surajouté ? Uniquement à cause d'un manque d'attention ou bien parce que nous ne sommes pas disposés à l'accepter.

*b) Éducation à l'acceptation*

C'est pourquoi don Giussani décrit un second facteur, l'éducation à la capacité d'*acceptation*. « Éduquer à l'attention et à l'acceptation caractérisées par la sensibilité à la totalité des facteurs en jeu, c'est enseigner à ouvrir les portes (peut-être déjà fermées de façon prématurée, bien que cela soit compréhensible) […]. Éduquer à l'attention et à l'acceptation, affermit la modalité profonde selon laquelle on doit se poser devant la réalité : l'esprit grand ouvert, libre, et sans cette présomption qui soumet la réalité au verdict de son propre jugement et donc sans juger la réalité selon une idée préconçue. En tout cas, la question fondamentale pour un cheminement humain est une éducation de la liberté à l'attention, c'est-à-dire à une large ouverture sur la totalité des facteurs en jeu, et une éducation à l'acceptation, c'est-à-dire le fait d'embrasser consciemment ce qui se présente à nos yeux »[72]. Car nous succombons sans une éducation à cette attention et à cette acceptation de quelque chose qui vient d'en dehors de nous.

Par conséquent, celui qui suit ce que le Seigneur lui propose fleurit ; et celui qui ne se laisse pas engendrer par ce qui lui arrive pourrit. Nous devons donc tous nous entraîner à cette attitude juste face à la réalité, cette position originelle dont nous a dotés le Mystère. Cette éducation n'advient pas spontanément – don Giussani nous l'a toujours dit : il faut s'engager, il faut travailler.

La vraie question est donc : comment éduque-t-on la liberté ? En répondant à la provocation du réel : si le réel provoque, l'éducation de la liberté doit être éducation à répondre à la provocation. C'est simple : « C'est l'éducation à avoir "faim et soif" qui nous rend attentifs aux multiples sollicitations que suscite notre confrontation avec la totalité du réel […] Heureux ceux qui

[71] *Ibidem*, p. 186.
[72] *Ibidem*, p. 186.

ont faim et soif [C'est une grâce quand l'humain a cette faim et cette soif : vivre ainsi est une bénédiction car cela me rend capable d'accueillir toute la réalité]. Au contraire, malheur à ceux qui n'ont ni faim ni soif, ceux qui savent déjà, ceux qui n'attendent rien. Malheur aux satisfaits pour lesquels la réalité est, à la rigueur, un simple prétexte à leurs agitations, et qui n'attendent d'elle rien de vraiment nouveau [voilà la malédiction] »[73]. Pour ceux qui disent encore ne pas comprendre ce que signifie le manque de l'humain, voici la description la plus impressionnante que j'aie pu trouver : « Tous les "mais, si, pourtant, peut-être…" avec lesquels on cherche à porter atteinte à la positivité du rapport entre le moi et la réalité sont des feux de barrage, un rideau de fumée pour protéger la fuite de l'homme qui ne veut pas s'engager face à la réalité elle-même »[74]. Ce n'est pas pour faire des reproches, mais pour avoir tous les éléments nécessaires à la compréhension de ce qu'est le travail que nous propose don Giussani, si nous voulons vraiment être ses fils au lieu de nous retirer en tant qu'hommes.

### 3. Condition de la liberté

« Où réside la vraie difficulté pour l'homme de lire le nom mystérieux suggéré, signalé par tout le rappel que le réel exerce sur lui? Où réside la vraie difficulté lorsqu'il s'agit d'identifier l'existence de Dieu, l'existence du mystère, de la signification qui est au-delà de l'homme ? »[75]. La vraie difficulté c'est ce que don Giussani appelle l'expérience du risque ; ce qu'il a reconnu dans l'expérience de cordée qu'il avait vécue encore enfant ; il devait sauter moins d'un mètre, par-dessus un ravin, mais il avait peur et, pris de panique, il s'était agrippé à un éperon rocheux. « J'ai bien compris ce concept en me rappelant un épisode de mon enfance, plusieurs années après. Je demandais sans cesse que l'on m'emmène en cordée. "Tu es trop petit", me répondait-on. Un jour, on me dit : "Si tu réussis ton examen de juin, tu iras faire ta première cordée". Et cela arriva. Il y avait le guide, devant, puis moi, puis deux hommes. Nous avions fait la moitié du parcours et, à un moment donné, je vis le guide faire un petit saut. Moi, je me trouvais à trois ou quatre mètres de distance, agrippant la corde d'une main nerveuse quand le guide me dit : "Vas-y ! Saute !". J'étais au bord d'une plate-forme, à un mètre environ d'une autre et entre les deux il y avait un

[73] *Ibidem*, p. 187.
[74] *Ibidem*, p. 189.
[75] *Ibidem*, p. 189.

profond ravin. Je me suis retourné d'un coup, et j'ai étreint un piton rocheux et trois hommes n'ont pas pu me faire bouger. Et je me souviens des voix qui me répétaient : "N'aie pas peur, nous sommes là !". Et je me disais en moi-même : "Tu es idiot, ils vont te porter." Je me le répétais, mais je n'arrivais pas à me détacher de mon point d'appui improvisé. Cette peur exceptionnelle m'a fait comprendre, plusieurs années après, ce qu'est l'expérience du risque. Ce n'est pas l'absence de raisons qui m'a retenu, mais les raisons étaient comme écrites en l'air, elles ne me touchaient pas. De façon analogue, certaines personnes me disent : "Vous avez raison, mais moi je ne suis pas persuadé". Il y a un hiatus, un abîme, un vide entre l'intuition du vrai, de l'être – donnée par la raison – et la volonté : il y a une dissociation entre la raison, perception de l'être et la volonté qui est affectivité, c'est-à-dire énergie d'adhésion à l'être (dans cette expérience, le christianisme parlerait d'une blessure causée par le "péché originel"). Ainsi, on voit les raisons, mais on ne bouge pas. On ne bouge pas, c'est-à-dire qu'on n'a pas l'énergie de la cohérence. [Attention !] Non pas la cohérence dans le sens éthique de comportement comme aboutissement [ne nous égarons pas !], mais dans le sens théorique d'adhésion intellectuelle au vrai entrevu grâce aux raisons »[76]. C'est là qu'il a commencé à comprendre en quoi consiste vraiment la difficulté : «À quel moment aurais-je été capable de détacher mes bras de cet éperon rocheux ? Seulement quand j'aurais eu une énorme force de volonté. Mais je n'avais pas cette force de volonté, et ce n'est pas en elle que réside la solution. […] Voici la véritable définition de l'expérience du risque : une peur d'affirmer l'être, une peur étrange parce que étrangère à la nature, contradictoire à notre nature »[77]. La dissociation entre raison et volonté, conséquence du péché originel, provoque ce manque d'énergie. Hans Urs von Balthasar l'appelle ainsi : *Mangel an Gnade.* « La décision d'un seul homme contre Dieu, pas n'importe quel homme, mais le fondateur de la famille de l'humanité, a précipité toute cette famille pas précisément dans des péchés personnels mais plutôt dans un déficit de grâce [*Mangel an Gnade*] (entraînant des conséquences pour la structure de sa nature) »[78]. Un manque de grâce, un manque d'énergie d'adhésion, comme si je saisissais une bouteille et qu'elle tomberait parce que je n'ai pas la force de la tenir.

Quel est le remède si l'énergie ne peut pas être récupérée par un effort de la volonté ? « Dans la nature, il existe une méthode nous donnant cette

[76] *Ibidem*, p. 191.
[77] *Ibidem,* pp. 191-192.
[78] H.U. von Balthasar, *Teodrammatica, IV: L'azione,* Jaca Book, Milan 1982, p. 169.

énergie de liberté qui nous fait dépasser, traverser la peur du risque. Pour franchir le gouffre des "mais", des "si" et des "pourtant", la méthode utilisée par la nature est le phénomène *communautaire*. Un enfant court dans le couloir, il pousse de ses petites mains la porte d'une pièce sombre. Effrayé il fait demi-tour. Sa maman arrive, le prend par la main ; et, tenant la main de sa mère, l'enfant va dans n'importe quelle pièce sombre de ce monde. C'est seulement l'expérience communautaire qui rend l'homme suffisamment capable de vaincre l'expérience du risque »[79].

L'exemple même de don Giussani nous montre que ce n'est pas n'importe quelle compagnie qui est utile. Il faut une présence qui, par son attractivité, puisse vaincre cette fracture entre raison et affection, qui me tienne compagnie même dans l'obscurité, une présence à laquelle je me colle. Si bien que, quand les choses deviennent vraiment crues – comme pour les Apôtres pendant la Passion : ils ont tous abandonné Jésus et même Sa présence n'a pas pu éviter cela –, alors il faut une force plus puissante. « C'est le Christ ressuscité et, avec son Esprit qui domine le monde, qui entre dans le monde surtout à travers les appelés – la Pentecôte – et ensuite se répand dans le monde : par l'Ascension dans les cieux, il va aux racines des choses qui sont toutes à lui ; et les choses ne se rendent pas compte d'être brandies, mais il y a une main qui les tient serrées et elles se sentent soutenues et éclairées au moment opportun : c'est la grâce du Christ. La grâce. C'est elle seule qui, à un certain point achève ce que ni la compagnie ni le grand homme n'ont réussi à accomplir »[80]. Il fallait la puissance de l'Esprit comme l'explique saint Paul : « Nul ne peut dire : "Jésus est Seigneur", s'il n'est avec l'Esprit Saint »[81]. Encore une fois, comme nous l'avons vu ce matin, seule la grâce de l'Esprit est en mesure de vaincre, en dernier lieu, cette fracture entre raison et affection pour renaître à nouveau. C'est pourquoi, la première chose à faire est de demander cette grâce : *Veni Sancte Spiritus, veni per Mariam.*

Comment agit l'Esprit ? Dans un lieu privilégié – le « charisme » –, où nous pouvons être éduqués à vaincre cette fracture si nous acceptons de suivre et d'accueillir la grâce que l'Esprit Saint a donnée à don Giussani. En effet : « La dimension communautaire ne se substitue pas à la liberté, […] mais elle est la condition qui lui permet de s'affirmer »[82]. Avec cette compagnie, constamment générée par l'Esprit, nous pouvons nous risquer

[79] L. Giussani, *Le sens religieux,* op.cit., p. 192.
[80] L. Giussani, *Si può (veramente?!) vivere così?*, BUR, Milan 1996, p. 106.
[81] I Corinthiens 12, 3.
[82] L. Giussani, *Le sens religieux,* op.cit., p. 192.

dans l'aventure de la vie en étant à la hauteur de la stature humaine. Nous devons demander cette grâce, comme des pauvres, nous devons aller manger de ce pain qui s'appelle Eucharistie ; nous ne sommes pas visionnaires, nous savons très bien que nous avons besoin de nous mettre dans la file comme des mendiants et, en boitant, aller recevoir cette nourriture sans laquelle nous ne pouvons rien (c'est inutile de faire semblant de croire le contraire). De la même manière, nous devons mendier pour recevoir la grâce du pardon, dans le sacrement de la pénitence pour repartir chaque fois que nous tombons.

La vraie question est de savoir quelle compagnie est en mesure de nous accompagner dans toutes les situations. De ce point de vue, la relecture que fait don Giussani du mythe d'Ulysse est impressionnante : « Imaginez cet homme avec tous ses marins, sur son bateau, errant d'Ithaque à la Lybie, de la Lybie à la Sicile, de la Sicile à la Sardaigne, de la Sardaigne aux Baléares. Il a mesuré et dominé tout le *Mare Nostrum*, il l'a parcouru de longe en large. Mais arrivé aux colonnes d'Hercule, il est persuadé comme tout le monde qu'au-delà, il n'y a plus de sagesse possible, c'est-à-dire plus de mesure certaine du réel. Au-delà des colonnes d'Hercule, il n'y a plus rien de sûr, c'est le vide et la folie. Celui qui les dépasse est un extravagant qui n'aura plus aucune certitude. De la même façon, au-delà des limites expérimentales telles que les positivistes les entendent, on ne trouverait que chimères ou tout au moins absence de certitude. Mais une fois arrivé aux colonnes d'Hercule, Ulysse, justement à cause de cette grandeur humaine qui lui avait fait parcourir le *Mare Nostrum*, sentit non seulement que ce n'était pas la fin, mais encore que sa vraie nature semblait se libérer à partir de ce moment-là. Alors il enfreignit la sagesse et continua. Son erreur ne consista pas à franchir les colonnes d'Hercules : c'était dans sa nature d'homme, et en décidant d'agir ainsi, il se sentit vraiment homme. C'est la lutte entre l'humain, c'est-à-dire le sens religieux, et l'inhumain, c'est-à-dire la position positiviste de toute la mentalité moderne. Cette dernière dirait : "Mon garçon, ce que tu peux constater et mesurer scientifiquement, expérimentalement, voilà ce qui est sûr ; au-delà, tout n'est que fantaisie, folie, affirmation imaginaire". Mais au-delà de ce *Mare Nostrum* que nous pouvons posséder, maîtriser et mesurer, qu'y a-t-il ? L'océan de la signification. Et c'est en dépassant ces colonnes d'Hercule qu'on commence à se sentir vraiment homme : lorsqu'on dépasse cette limite extrême imposée par la fausse sagesse, par cette sécurité oppressive, et qu'on entre dans l'énigme de la signification. Lors de sa confrontation avec le cœur de l'homme, la réalité suscite la même dynamique que les colonnes d'Hercule dans le cœur d'Ulysse et de ses compagnons, dont les visages étaient tendus par le désir d'autre chose. Pour ces visages anxieux et ces cœurs

tourmentés, les colonnes d'Hercule n'étaient pas une frontière, mais une invitation, un signe, un appel à aller au-delà »[83]. Qui peut se risquer au-delà des colonnes d'Hercule, qui peut vraiment pénétrer dans l'obscurité, qui peut nous accompagner au moment des difficultés ? Seulement celui qui vit sa vie à la hauteur de cette dignité humaine : « Telle est la grandeur de l'homme dans la révélation judéo-chrétienne. La vie comme l'homme est une lutte, c'est-à-dire une tension, un rapport – dans l'obscurité – avec l'au-delà ; une lutte sans voir le visage de l'autre »[84].

À ce niveau du drame, n'importe qui n'est pas compagnon de route car « c'est le rapport avec cet "au-delà de" qui rend également possible l'aventure d'ici bas. Sans cela, c'est l'ennui qui domine, source de présomption évasive, source d'illusion ou de désespoir destructeur »[85].

Alors la vraie question, mes amis, c'est : voulons-nous être des personnes « rangées » ou voulons-nous participer à cette aventure ? Nous contentons-nous de notre Méditerranée ou nous laissons-nous défier par les colonnes d'Hercule ? L'en-deçà n'est supportable que si cette tension vers l'au-delà est vive. L'alternative n'est pas une vie plus confortable, mais une vie plus ennuyée, plus désespérée, plus étouffée. Nous pourrons être vraiment amis seulement si nous nous laissons défier par les colonnes d'Hercule de cet Au-delà. Mais tant de monde nous dit que c'est une folie d'aller plus loin…

Nous pouvons nous aventurer au-delà des colonnes d'Hercule sans être fous parce que l'Au-delà s'est fait compagnon, comme en témoigne saint Paul : « Non que je sois déjà au but, ni déjà devenu parfait ; mais je poursuis ma course pour tâcher de saisir, ayant été saisi moi-même par le Christ Jésus. Non frères, je ne me flatte point d'avoir déjà saisi ; je dis seulement ceci : oubliant le chemin parcouru, je vais droit de l'avant, tendu de tout mon être, et je cours vers le but, en vue du prix que Dieu nous appelle à recevoir là-haut, dans le Christ Jésus »[86]. Si notre Fraternité n'est pas constituée d'hommes – aussi boiteux soient-ils, car ce n'est pas une question de cohérence – au visage tendu dans le désir d'un Autre et le cœur plein d'ardeur pour le Christ, alors, non seulement nous trahirons le charisme, mais avec le temps, il ne nous intéressera plus. Demandons à Marie et à don Giussani de nous aider à être des personnes à la hauteur de la stature humaine.

---

[83] *Ibidem,* p. 198.
[84] *Ibidem,* p. 196.
[85] *Ibidem,* p. 196.
[86] Philippiens, 3, 12-14.

# *Dimanche 25 avril, le matin*

*À l'entrée et à la sortie :*
*Franz Schubert, Trio avec piano n° 2, op. 100, D 929*
*Eugene Istomin, piano – Isaac Stern, violon – Leonard Rose, violoncello*
*"Spirto Gentil" n° 14, Sony*

***Don Pino*.** « Heureux ceux qui ont faim et soif »

*Angélus*

*Laudes*

**■ ASSEMBLÉE**

***Davide Prosperi***. Nous avons réuni les très nombreuses questions à propos desquelles je veux faire deux observations en guise d'introduction. La première est un jugement positif parce que l'on commence à voir les fruits du travail de cette année, comme par exemple la capacité de mettre en jeu son expérience personnelle par rapport à la proposition qui nous est faite. La deuxième observation est que la plupart des questions se réfèrent à la deuxième leçon, non seulement parce qu'elle était plus proche du moment de l'Assemblée, mais justement parce que c'est là que l'on comprend bien que l'origine de la difficulté à comprendre la dynamique de la raison est mise en lumière par le parcours de ces trois jours. La liberté n'est pas comprise si elle est désarçonnée de la trajectoire de la raison dans son rapport à la réalité en tant que signe. Nous avons essayé de réunir les questions pour mettre en perspective toutes celles qui méritent un approfondissement.

Première question : Il me semble que si je demande la grâce, je ne me mets pas en mouvement ; et si je travaille, c'est comme si je pouvais me passer de la grâce. Comment ces deux choses sont-elles liées ?

***Julián Carrón***. C'est un exemple de ce que je disais déjà vendredi soir : nous avons de la peine à comprendre le rapport entre la grâce et la liberté. Il ne faut pas s'effrayer car c'est une des questions qui ont suscité le plus de discussions au long de l'histoire et ce n'est donc pas surprenant si nous avons de la peine… Mais il faut approfondir, parce que si nous ne compre-

nons pas le lien entre une chose et l'autre, c'est comme si, pour affirmer l'une nous devions nier l'autre. On pourrait presque récrire toute l'histoire de l'Occident comme dialectique entre ces deux pôles.

Qu'est-ce qui nous intéresse ? Comprendre ce que nous avons essayé de dire ces jours-ci : la rencontre avec le Christ, c'est-à-dire la grâce, par sa capacité à réveiller le moi (avec toute sa raison, toute sa capacité de liberté, toute sa capacité affective) met le travail en route. Par conséquent, que quelqu'un se mette au travail est déjà un signe de grâce, c'est le premier signe que dans sa vie a eu lieu un fait qui a mobilisé quelque chose en lui. Tout autre chose qu'une opposition à la grâce ! La grâce est à l'origine, mais la preuve, le signe le plus puissant de la grâce c'est justement qu'elle me met au travail.

Chacun de nous peut très bien comprendre cela, car si je ne suis pas en mesure d'utiliser la raison de manière plus large, d'utiliser plus adéquatement ma liberté, si je reste tel quel, je me retrouve comme tout le monde à vivre la réalité dans la confusion habituelle. Par contre, si la liberté a cette capacité d'utiliser la raison différemment, nous pouvons affronter les circonstances, la vie avec une respiration, une lumière, une nouveauté dont nous rêverions autrement. Le premier signe de la grâce est donc qu'elle mobilise la liberté, qu'elle nous met au travail.

***Prosperi***. Cette nouvelle naissance a-t-elle lieu à un moment donné ou toute la vie ? Est-ce un instant ou bien un processus ?

***Carrón***. Comme nous l'a très bien expliqué hier Son Eminence le cardinal Scola, la nouvelle naissance a lieu en un instant : le Baptême. Il nous a dit : « Dans le Baptême, chaque homme est conçu à nouveau comme fils dans le Fils et c'est ici, pour le baptisé, que commence la nouvelle conception de soi. [Par conséquent] l'homme est conçu chrétien dans le Baptême ». C'est à partir de ce moment que je peux dire – comme l'a dit le Pape et le cardinal Scola nous l'a rappelé – « Moi, mais non plus moi ». C'est la formule de l'existence chrétienne, fondée sur le Baptême ; cela a eu lieu une fois pour toutes dans le Baptême si bien que nous disons que cela « imprime » le caractère : c'est quelque chose qui a lieu dans le Baptême et que personne ne peut effacer. Pourquoi ne peut-on pas l'effacer ? Parce que c'est un geste du Christ, qui me prend tout entier et me dit au moment de le réaliser : « Tu es à Moi, tu M'appartiens, tu as décidé, en demandant le Baptême, d'abandonner ton appartenance pour appartenir à Moi. Je suis ta nouvelle conscience ». Ce lien que le Christ établit avec moi à cet instant est pour toujours. C'est décisif pour ma certitude car cela ne dépend pas de

ma bravoure, cela ne dépend pas de moi, de mes capacités, mais c'est entièrement un geste du Christ. C'est pourquoi, même si j'oublie, si je m'en vais ou si je me trompe devant tout le monde – comme les chrétiens qui reniaient le Christ durant les persécutions ne devaient pas répéter le baptême – je ne suis pas en mesure de rompre le lien que le Christ a établi avec moi, tellement il est puissant. N'importe quel père peut le comprendre : qu'est-ce qu'un fils peut lui faire pour réussir à éliminer le lien qui les unit ? Rien. Ce n'est pas difficile à comprendre ; et si nous, pauvres humains, sommes capables de cela, alors imaginons ce que peut faire le Christ !

Cela arrive donc une fois pour toutes dans le Baptême. Et si, comme la plupart d'entre nous, nous avons reçu le Baptême quand nous étions petits, il s'épanouit dans une nouvelle conception de vie lors de notre rencontre personnelle avec le Christ dans l'Église. Que cette grâce, reçue par le Baptême, s'épanouisse et touche toute la vie, tous les détails de notre existence cela constitue un chemin. Don Giussani a utilisé une formule qui m'a toujours frappé : « La rencontre du Christ et de notre vie, par laquelle Il a commencé à devenir un événement réel pour nous, l'impact du Christ sur notre vie à partir duquel Il est venu vers nous et a établi, en tant que *vir pugnator*, une lutte pour "envahir" notre existence, cet instant s'appelle Baptême »[87]. Ce qui se passe à cet instant s'inscrit dans une perspective qui s'étend à la vie entière.

Quelle distance au niveau de la conscience : il est vrai que je suis du Christ – par la grâce de ce lien que le Christ établit avec moi – mais quelle distance abyssale me sépare d'une vie avec cette conscience ! Il suffit de penser à la dernière fois que, vraiment conscient de ce fait, on s'est ému jusqu'à la moelle, pour se rendre compte de quel genre de distraction nous faisons preuve. Et combien de travail il reste à faire pour que ce fait, qui est vrai, soit acquis au niveau de notre conscience, qu'il devienne un jugement qui entraîne toute ma personne, ma conscience, ma sensibilité, mon affection, tout.

Nous l'avons rappelé, c'est pour cela que la rencontre, par la grâce du charisme, rend la grâce du Baptême convaincante et augmente notre appropriation à travers une histoire personnelle : nous avons été mis ensemble pour cela. Le seul but pour lequel nous sommes ensemble est que ce qui est arrivé lors du Baptême devienne mien, tien, nôtre. C'est pour cela que nous appartenons à l'Église et c'est pour cela que l'Esprit Saint continue à susciter des charismes c'est-à-dire des modalités opérationnelles qui rendent la grâce du Christ plus convaincante pour que la nouveauté, introduite dans notre vie par cette grâce, puisse nous envahir toujours plus.

---

[87] L. Giussani – S. Alberto – J. Prades, *Generare tracce nella storia del mondo*, op. cit., p. 64.

***Prosperi***. Plus j'aime intensément les choses, la réalité, les signes et plus je me retrouve sur la défensive par peur de tout perdre. Comment le fait d'aimer intensément les choses peut-il, au contraire, être un point d'ouverture ?

***Carrón***. Plus tu aimes quelque chose, plus tu désires ne pas la perdre. Au départ tu possèdes une chose, qui a une valeur, qui t'est tellement chère que tu ne veux pas la perdre ; au départ tu possèdes une chose que tu aimes. Le premier élément est positif : tu possèdes quelque chose. La peur arrive toujours dans un deuxième temps : tu ne veux pas perdre cette chose si tu l'as. Alors tu ne peux pas trouver une solution adéquate sans aller au fond de cette exigence de ne pas perdre ton bien. Et tu te mets à chercher comment tu peux ne pas le perdre. Ce qui signifie : qui peut te le garder pour toujours ?

On se trouve ainsi face à une exigence à laquelle on ne peut pas répondre tout seul – chacun en est bien conscient. On comprend ce que nous disions hier : sans la perspective d'un « au-delà », « d'une réponse ultime qui est *au-delà* des conditions existentielles de l'expérience »[88] (dans ce cas-là, la justice ; dans ce cas-ci, l'amour), il serait impossible de maintenir cette exigence. Le danger est donc que je m'arrête à un certain point, que je ne sois pas en mesure d'affronter toute la profondeur de l'exigence. Si je ne veux pas céder par rapport à la totalité de l'exigence, je ne peux pas m'arrêter, je dois aller toujours plus loin. Si nous nous arrêtons, nous restons dans la peur et nous n'arrivons pas au point où nous trouvons, dans cet « au-delà », la réponse qui nous libère pour toujours de cette peur. « Si on éliminait l'hypothèse d'un "au-delà", ces exigences seraient artificiellement étouffées »[89].

On voit ici, sans pitié, combien nous manque l'idée du Mystère et l'on comprend pourquoi le Christ est venu nous éduquer au sens religieux pour nous faire comprendre quelle est la nature de notre exigence car autrement nous ne comprendrions jamais qu'il est raisonnable de croire en Jésus Christ. Si, par moi-même, je pouvais répondre à ces exigences infinies, pourquoi devrais-je me compliquer la vie avec la foi, pourquoi devrais-je adhérer à autre chose ? Je fais l'expérience qu'à mon exigence d'aimer ce que j'aime (et que ce que j'aime demeure pour toujours) je ne peux pas répondre par moi-même. Alors, soit je dis, de manière déraisonnable, qu'il n'y a pas de réponse, en étouffant cette exigence et je reste dans la peur ;

[88] L. Giussani, *Le sens religieux,* op.cit., p. 201.
[89] *Ibidem*, p. 202.

soit je ne réduis pas cette exigence, je lui laisse toute sa respiration infinie, tout son besoin d'un « au-delà ».

Alors on fête le Christ parce qu'il existe ; parce que Celui qui conserve ce que j'aime vraiment existe. Pas parce que je suis capable, mais parce que le Christ existe ; Il existe et je peux donc me libérer de cette peur.

Mes amis, le signe que le Christ commence à être une réalité pour nous c'est que nous commençons à vaincre cette peur. Car si nous n'avons pas de réponse pour ce que nous aimons, nous n'avons pas la réponse pour nous-mêmes : le Christ serait égal à « rien » et il n'y aurait pas de réponse pour la vie. C'est la même chose pour nous et pour ce que nous aimons. Seulement si nous avons la loyauté d'aller jusqu'au fond de notre exigence nous pouvons comprendre quel genre de grâce est cette rencontre avec Celui qui prend toute notre exigence de justice, de beauté et d'amour pour l'accomplir sans l'étouffer.

***Prosperi***. Tu as dit que tout dépend de notre capacité à être ouverts à la réalité, mais comment peut-on soutenir cette position devant une circonstance totalement négative comme la violence sur les enfants ou une circonstance complètement banale comme faire la vaisselle ?

***Carrón***. C'est justement cela le travail à faire : ne pas bloquer la demande, devant aucune circonstance, même pas l'odieuse violence sur les enfants. Si je bloque cette dynamique de l'exigence alors je dois tout faire de manière moraliste, je dois faire la vaisselle parce qu'il faut la faire, sans lien avec mon humanité, d'une manière dépourvue de sens et cela vaut pour tout. De cette façon nous ne pourrons jamais comprendre ce que veut dire le Christ. C'est pourquoi je vous conseille de lire chaque jour et d'apprendre par cœur ce petit paragraphe au début de *À l'origine de la prétention chrétienne :* « Il ne serait pas possible de saisir le message du Christ si, avant, on ne se rendait pas bien compte de la nature de ce dynamisme qui rend l'homme homme. En effet, Jésus Christ se pose comme réponse à ce que je suis "moi", et seule une prise de conscience attentive mais aussi tendre et passionnée de moi-même peut m'ouvrir tout grand et me disposer à reconnaître, à admirer, à remercier, à vivre Jésus Christ. Sans cette conscience, même le nom de Jésus Christ devient un simple nom »[90].

Le problème c'est donc cette loyauté, cette ouverture à la réalité telle qu'elle se présente, belle ou laide ; le problème n'est pas qu'elle soit belle ou laide, mais que je trouve une réponse adéquate à la question ! Face aux

[90] L. Giussani, *A l'origine de la prétention chrétienne ,* op.cit., p. 9.

choses vraiment négatives – la violence sur les enfants en est un exemple éclatant – nous comprenons ce qui peut y répondre. L'article publié dans *la Repubblica* est né de cette question : qui répond à cette exigence ? Car s'il n'y a aucune réponse possible, il n'y a plus de justice ! De la même manière, s'il n'y a pas de signification dans le fait de faire la vaisselle ou d'aimer quelqu'un ! Toutes ces exigences naissent au cœur de la vie ; nous les avons tous, après la rencontre chrétienne elles sont même potentialisées! Nous ne sommes pas condamnés à détourner le regard face à ces questions. Nous sommes les seuls à pouvoir les regarder en face, grâce à la rencontre avec le Christ, car autrement nous devrions fuir comme tout le monde, parce que nous ne sommes pas capables d'affronter toutes les exigences, le mal, les désastres, toutes ces choses dont nous ne voyons pas le sens. Le signe le plus évident que nous faisons un chemin c'est donc que nous sommes capables de tout – tout ! – affronter sans rien censurer. Vous comprenez ?

***Prosperi***. Que signifie que la liberté ne se joue pas seulement dans la réponse à la provocation de la réalité, mais aussi dans la découverte du destin ?

***Carrón***. Très souvent nous pensons que la liberté entre en jeu dans un deuxième temps : d'abord la raison découvre la réalité puis la liberté décide de la vivre ou non. Mais c'est ne pas se rendre compte de tous les facteurs qui contribuent à la connaissance. C'est par notre manière d'affronter la réalité, plus ou moins ouverts, que nous pouvons reconnaître la totalité. Don Giussani nous l'a toujours enseigné ; il suffirait de se souvenir des trois prémisses du *Sens religieux* pour comprendre cela : pour comprendre la réalité, il faut la réalité (première prémisse), la raison qui prend conscience de la réalité selon tous ses facteurs (deuxième prémisse) et la moralité de la connaissance dont le protagoniste est la liberté (troisième prémisse)[91]. C'est décisif, car souvent nous sommes convaincus de décrire la réalité alors que ce que nous décrivons est déjà une réduction du réel (car nous avons décidé d'emblée que certaines choses n'entrent pas, ne peuvent pas entrer dans nos limites). Don Giussani nous rappelait l'exemple de Pasteur et de sa découverte des microorganismes : « Pasteur a dû répéter continuellement ses expériences parce que personne ne semblait capable d'en reconnaître la valeur. Les derniers à reconnaître la validité scientifique des expériences de Pasteur ont été les professeurs de la Sorbonne qui

[91] L. Giussani, *Le sens religieux,* op.cit., pp. 19-58.

faisaient partie de l'Académie des sciences de Paris. Pour ces professeurs, admettre ce que Pasteur soutenait, signifiait monter en chaire le lendemain et reconnaître devoir changer beaucoup de choses. Leur orgueil, leur renommée, leur argent était en jeu. Le problème du rôle des microbes, qui est un problème objectif, scientifique, était pour eux un problème qui mettait toute leur vie en jeu. Qu'auraient dû faire ces professeurs pour pouvoir reconnaître la valeur de ces expériences irréfutables même pour des profanes ? Il aurait fallu qu'ils fassent preuve de loyauté, de dignité morale, de passion pour l'objectif réel, ce qu'ils ne pouvaient pas avoir du jour au lendemain, à moins que ce ne fût le fruit d'une longue éducation, d'une éducation, justement, morale »[92].

La liberté entre déjà en jeu dans la manière d'affronter la réalité. Parfois nous ne nous rendons pas compte combien c'est pathétique : quelqu'un te décrit une chose sans se rendre compte que, par sa manière d'en parler, il est déjà en train de la réduire à cause d'un préjugé, d'une limitation qui l'empêche de voir tout ce qui est là ; et il doit te convaincre car la réalité est là et le contredit continuellement ! Alors c'est inutile de discuter. Cela arrive souvent entre nous ; surtout avec des faits qui nous arrivent comme ceux qui arrivaient à Jésus et que les pharisiens ne voulaient par reconnaître. Étaient-ils tellement idiots qu'ils ne les voyaient pas ? La question n'était pas de ne pas voir ces faits – qui avaient lieu sous les yeux de tous – mais ils n'étaient pas disponibles, c'est-à-dire que leur liberté faisait partie de leur manière d'affronter la découverte de la réalité. Nous ne sommes pas idiots non plus. Si nous faisons ainsi c'est parce que nous résistons à quelque chose qui existe. Au lieu de dire que les choses n'existent pas, il est plus honnête de dire que nous voulons leur résister. Quand cela arrive c'est vraiment pathétique : est-ce que les autres voient des choses qui n'existent pas ou est-ce toi qui souffres d'une myopie qui t'empêche de voir ? Cette faiblesse nous concerne tous car il y a des choses que nous avons de la peine à admettre. C'est dans ce « tout premier crépuscule » de notre rapport à la réalité que se joue tout le drame de la vie.

***Prosperi***. Encore à propos de la liberté : beaucoup de questions concernent le « départ caché ». Nous avons choisi cette question qui semble particulièrement claire : par sa liberté, l'homme affirme ce qu'il a décidé au moment du « départ caché ». Comment peut-il sortir d'une attitude de fermeture ? Par exemple ton élève, deux semaines après que tu l'aies corrigé, persistait à demeurer dans son attitude de fermeture initiale…

[92] L. Giussani, *Le sens religieux,* op.cit., pp. 52-53.

***Carrón***. Le problème n'est pas d'avoir des préjugés, car il est inévitable d'en avoir. Si on n'est pas de pierre, dès qu'on voit une personne, on parle avec elle cinq minutes et on s'en fait une idée : elle est sympathique, antipathique, lourde, etc… Le jugement est formulé instantanément. Là n'est pas la question car c'est inévitable. Le problème est que cette personne, inévitablement, au cours du temps, m'envoie d'autres signes, mais moi je ne bouge plus de mon préjugé, même pas avec une grue ! Le problème de mon élève n'était pas son préjugé initial, mais qu'il n'était pas disposé à changer. Attention ! S'il n'y avait pas de possibilité de changer, il n'y aurait pas de liberté : il y a toujours une possibilité de changer, il y a toujours la possibilité de se rendre à ce qu'on voit, il y a toujours la possibilité de reconnaître ce qu'on voit, sinon on serait coincé dans un mécanisme d'où l'on ne peut pas sortir. Ce serait la négation de la personne ; ce serait de nouveau réduire la personne à des facteurs antécédents de type biologique, psychologique ou sociologique. Non ! La personne est « rapport direct avec l'origine de toute vie – avec le destin, le mystère, avec Dieu »[93]. Même le péché originel n'efface pas cela : si fragile soit-elle, cette possibilité existe ! Je peux donc constamment m'éduquer à la liberté, à cette attention, à cette acceptation. Je peux m'éduquer. Si nous ne pouvions pas nous éduquer, cela voudrait dire qu'il est inutile de rester là car chacun serait déjà orienté d'une certaine manière et on ne pourrait vraiment plus rien changer. En revanche, cette possibilité existe pour chacun de nous – quels que soient son histoire, son passé, les circonstances, les facteurs qui l'ont généré – car cette possibilité fait partie du concept de la personne : le moi est rapport avec le Mystère.

***Prosperi***. Ce que tu as dit samedi après-midi m'a fait penser à mes enfants qui ne veulent pas partager mon expérience (nous pourrions dire la même chose du mari, de la femme ou du collègue … de tous ceux que nous aimons). Jusqu'où va ma responsabilité à leur égard et que signifie respecter leur liberté ?

***Carrón***. Ma responsabilité à leur égard c'est de vivre ma vie intensément, c'est-à-dire répondre au Christ qui m'appelle. Je vous ai déjà donné ces deux exemples, qui m'ont servi à clarifier définitivement cette question. Le premier concerne Marie : comment a-t-elle contribué à ma vie, à mon destin, à mon bien ? En disant oui. En disant oui à l'annonce de l'Ange et en « introduisant » le Christ dans l'histoire, elle a contribué à mon bien.

[93] L. Giussani, *L'avvenimento cristiano*, BUR, Milano 2003, p. 9.

Elle m'a laissé toute ma liberté pour prendre une décision personnelle face au Christ, mais elle, comment a-t-elle contribué à ma vie ? En vivant son rapport avec le Seigneur. L'autre exemple évident, nous l'avons sous les yeux dans la personne de don Giussani. Qu'a fait don Giussani pour chacun de nous ? Il a répondu à la grâce qui lui a été donnée ; dès le séminaire, il a répondu à cette intuition de son humanité, à cette vibration suscitée par les paroles de Giacomo Leopardi qui ne pouvaient trouver de réponse que dans le Verbe fait chair. En répondant à cette grâce, il nous l'a communiquée par son témoignage : il a collaboré à notre réalisation humaine en respectant notre liberté. Pour respecter notre liberté ce n'est pas qu'il n'ait rien fait. Au contraire, il a fait tout ce qui était entre ses mains pour vivre, vivre devant nous mais, en même temps, sans nous épargner un milligramme d'énergie en s'imposant, en répétant : « pendant cinquante ans j'ai regardé et reçu des personnes […] en ne misant que sur la liberté, la pure liberté ! »[94].

Evidemment, pour les enfants, il s'agit d'un parcours, d'un chemin : qui n'est pas le même à huit ou à seize ans. Nous sommes responsables face au Christ qui nous appelle, parce que c'est ainsi que nous pouvons témoigner à nos enfants d'une manière de vivre intensément la réalité qui peut les défier en sollicitant leur liberté. Vous en faites l'expérience avec vos enfants : il n'y a pas de formule standard (et même si vous croyez l'avoir trouvée, vous ne réussiriez pas à l'imposer). Pourquoi ? Parce qu'il y a la dignité, la grandeur de la personne de votre enfant. Si le Mystère s'est plié à cette modalité en mendiant notre liberté, vous n'imaginez pas que nous puissions faire autrement ! Je ne vais pas entrer dans les détails, mais selon moi, le vrai problème n'est pas d'organiser la vie de nos enfants mais plutôt de vivre devant eux, jugeant une nouvelle qu'on voit à la télévision, un échec ou un succès scolaire ou professionnel, la maladie du grand-père, etc.

***Prosperi***. Deux questions sur le déplacement du centre affectif vers le Tu.

Première question : Carrón a dit qu'il « faut déplacer le centre affectif de soi-même vers le Tu. Mais quand pensons-nous à Jésus de cette façon ? Quand, depuis le mois d'octobre, avons-nous vraiment pensé à Lui de cette manière ? ». Je n'arrive même pas à comprendre ce que Carrón veut dire. Il me semble que je pense souvent au Christ mais qu'ici on parle d'un autre niveau que je voudrais comprendre.

Deuxième question : On a dit qu'il faut déplacer notre centre affectif de soi-même vers un Tu qui agit dans la réalité. Ce Tu coïncide-t-il avec la compagnie ? Ou bien a-t-il un lien avec elle ?

---

[94] L. Giussani, *Avvenimento di libertà*, Marietti, Genova 2002, p. 10.

***Carrón***. Mes amis, la première question exprime tout notre drame : « Je n'arrive même pas à comprendre ce que Carrón veut dire ». Nous pouvons être là, appartenir au mouvement et ne pas savoir ce que cela veut dire. Eh bien cela signifie ce que nous disions tout à l'heure à propos du Baptême : « Je ne suis plus moi-même, mon nom est le nom du Christ qui est miséricorde »[95]. Et comme d'expérience nous ne savons pas ce que c'est, alors nous le réduisons si souvent à la compagnie. Dans ce sens je comprends aussi la deuxième question : « Ce Tu coïncide-t-il avec la compagnie ? ».

Je veux vous proposer un texte de don Giussani qui clarifie sans équivoque ces questions. Il se trouve dans une maison des *Memores Domini* qui lui ont dédié une chanson et il leur dit : « Elle est vraiment très belle comme musique, comme vous l'avez chantée, comme sentiment humain de fraternité et de compagnie dans une aventure [Giussani reconnaît tout : la beauté de la musique, l'amitié, l'aventure de la compagnie de ceux qui vivent ensemble]. Pourtant, s'il suffisait d'énumérer les choses comme je l'ai fait, si quelque chose d'autre [c'est-à-dire le Christ] était escompté – accepté et reconnu (bien sûr !), mais escompté – et si Son nom n'était pas produit par une emphase de dialogue, un désir de se faire entendre, un désir de l'entendre ; s'il n'avait pas une personnalité autonome, s'il n'avait pas un visage singulier, des traits que l'on ne peut pas confondre même pas avec ceux qu'Il a créés Lui-même comme signes de sa présence… »[96]. Il ne réduit rien, mais surtout il ne réduit pas Jésus – une personnalité autonome, un visage singulier aux traits que l'on ne peut pas confondre – à ce qui devrait être signe de Sa présence.

Si nous ne comprenons pas cela, nous réduisons la portée du signe. Car don Giussani parle toujours du Christ comme d'une singularité ultime que l'on ne peut pas confondre : « S'il n'est pas objet de nos pensées (mémoire), de nos paroles (invocation), contemplé avec stupeur et goût si bien qu'il se traduit en joie pour une présence – "Mon cœur est joyeux parce que Tu vis" – ; si des journées entières passent sans que l'on dise "Tu" si ce n'est dans des formules répétées hâtivement »[97], alors on peut vivre une amitié merveilleuse avec des personnes, on peut avoir un travail satisfaisant et cela ne suffit pas. Il le répète encore : « Avec tout le respect, toute la dévotion et même toute l'émotion possible, avec une certaine tendresse que l'on peut éprouver…

---

[95] L. Giussani, *Che cos'è l'uomo perché te ne curi ?*, San Paolo, Cinisello Balsamo (Mi) 2000, p. 183.
[96] L. Giussani, *L'attrattiva Gesù,* BUR, Milan 1999, p. 148.
[97] *Ibidem*.

mais ce qui prévaut c'est ce qui devrait être une analogie anticipée et provisoire [cette manière d'être ensemble, cette compagnie] »[98].

Et encore : « Soyons attentifs au fait que Jésus parmi nous peut être l'origine d'un monde d'humanité, plein de joie et d'amitiés, d'excellentes raisons, d'aide formellement et matériellement concrète qu'il est prêt à nous donner […], mais Jésus pourrait être réduit "au portrait d'une belle femme sculpté sur sa propre tombe" »[99]. Jésus peut être cela pour nous, même en vivant ensemble ; il est clair qu'alors nous ne saurons pas ce que signifie qu'Il a un visage singulier, aux traits absolument uniques. Pas parce qu'on Le nie ; mais ce qui prévaut est une réduction au signe.

« Je ne peux pas aimer sans que cette notification, mémoire, adoration, obéissance, appartenance, séquelle, sans que ce regard avide d'apprendre et cette volonté de sacrifice jusqu'à la mort avec laquelle je pense à toi, je te regarde, je te suis, sans que tout cela ne devienne concret, tellement concret que tu es, ô Seigneur, celui que j'aime : Seigneur, Tu es celui que j'aime. "L'homme, que désire-t-il plus intensément que la vérité ?" Qu'est-ce que la vérité ? Un homme présent, un *homme* présent : il ne peut pas être dilapidé ou délavé par la présence belle et joyeuse de la compagnie de visages, qui devrait être l'ébauche d'un signe de Sa présence ! Il est présent quand on lui dit réellement "Tu", avec toute la conscience du *moi* »[100].

Lors d'une conversation avec des novices *Memores Domini*, il répond à la question de la coïncidence entre le Christ et la compagnie la plus proche – il parle de nos communautés, de notre Fraternité ! – : « Coïncidence, non ! Rapport de type instrumental, oui ! Normalement, pour vous éduquer, le Christ utilise la maison [la communauté, le groupe de Fraternité] […]. Mettre son espérance dans la maison [la communauté, le groupe de Fraternité] c'est s'appuyer sur quelque chose qui peut s'effondrer, s'écrouler d'un moment à l'autre si le Christ ne la soutient pas. Par conséquent, mon espérance est dans le Christ, pas dans la maison [la communauté, le groupe de Fraternité] »[101]. Les novices insistent : mais sans la compagnie, ne retourne-t-on pas à l'abstraction ? Giussani commence à perdre patience – moi aussi – : « La comparaison la plus claire est celle de l'Eucharistie. Dans aucune autre chose Jésus Christ n'est aussi présent que dans le pain consacré : il s'identifie même avec ce pain (le *Catéchisme* dit qu'après la consécration "dans le pain, il y a tout Jé-

[98] *Ibidem*, p. 149.
[99] *Ibidem*, pp. 150-151.
[100] *Ibidem*, pp. 151-152.
[101] L. Giussani, *La drammaticità della compagnia*, dans: «30Giorni», n. 6, 1994, p. 42.

sus Christ vivant"). Pourtant nous ne mettons pas notre espérance dans le pain consacré, mais en Celui qui est réellement présent dans le pain, notre espérance est en Jésus Christ notre Seigneur. Notre espérance est dans le mystère de Dieu fait homme qui est présent sous la forme du pain consacré »[102]. Dans l'Eglise, le Christ n'instrumentalise rien autant que le pain consacré : il s'y identifie. Mon espérance n'est pas le pain consacré ; Jésus est présent parmi nous dans l'hostie consacrée qui a une incroyable force de mémoire – les premiers chrétiens la gardaient à la maison : pensez à la puissance de ce rappel ! –. Mon espérance n'est pas là : elle est en Celui qui est là.

***Prosperi***. Quel est le lien entre la méthode communautaire et la nécessité d'un travail personnel ? Tu as dit que le phénomène communautaire est la méthode pour dépasser le risque. Dans mon expérience au contraire, elle semble coïncider avec une délégation à la communauté. Quelle est la différence ?

***Carrón***. La différence c'est ce que nous disait hier don Giussani, je ne trouve pas d'explication plus synthétique que celle-là : la dimension communautaire ne se substitue pas à la liberté – elle ne s'oppose donc pas au travail personnel, comme nous venons de le dire pour le rapport entre grâce et liberté –, mais elle est la condition pour que cette dernière s'affirme. Reprenons son exemple : « Si je mets une graine de hêtre sur la table, même après mille ans (à supposer que tout reste tel quel) rien ne se sera développé. Si je prends cette graine et la mets dans la terre, elle deviendra une plante. L'humus ne remplace pas l'énergie irréductible, la "personnalité" incommunicable de la graine, mais il est la condition pour que la graine grandisse. La communauté est la dimension et la condition pour que la graine humaine donne son fruit »[103].

Nous restons ensemble justement pour nous aider en cela. Nous ne disons pas que pour affirmer l'individu nous ne devons pas faire les Exercices ensemble… Non, le problème c'est que si nous déléguons la vie à la communauté ou au groupe de Fraternité, alors nous succombons, nous ne grandissons pas, nous ne nous développons pas. Imaginons un enfant qui va à l'école. La condition nécessaire à sa formation est qu'il aille en classe avec ses compagnons et sa maîtresse, mais l'apprentissage n'est pas automatique : s'il ne se met pas au travail (car personne ne peut se substituer à

[102] *Ibidem.*

[103] L. Giussani, *Le sens religieux,* op.cit., pp. 192-193.

sa liberté), il n'apprendra jamais, il ne grandira pas. Ces deux choses vont ensemble.

Le problème est que souvent, comme le démontrent ces questions, nous mettons les choses en opposition : la grâce et la liberté, moi et la communauté, le Christ et la compagnie. Tout en oppositions. C'est vrai que je ne peux pas dissocier le Christ du signe ; mais je ne peux pas Le réduire au signe, je ne peux pas m'adresser à Lui s'il n'a pas un visage autonome, singulier, dont on ne peut confondre les traits. Autrement nous réduisons le Christ au fait d'être ensemble, et ce faisant, vous imaginez où nous allons quand la vie nous met face au mal, face à la mort… Si le Christ n'a pas un visage particulier, comment pouvons-nous répondre à toutes nos exigences, par exemple que les choses durent éternellement ? Par nos communautés, pouvons-nous répondre à l'exigence de justice, de bien, d'amour ? Est-ce possible sans la présence du Christ ressuscité ?

***Prosperi***. Le dernier groupe de questions concerne la signification du fait de suivre.

Première question : le soutien de n'importe quelle compagnie ne suffit pas à nous rendre disponibles à être régénérés. De quelle manière cela interroge-t-il la consistance de nos rapports de Fraternité ?

Deuxième question : peux-tu mieux nous expliquer ce que signifie suivre le charisme ? Il est facile de se faire des idées. Comment vérifier que l'on est vraiment en train de suivre et que l'on n'en a pas seulement l'intention ?

Dernière question : quand suit-on librement une autorité ?

***Carrón***. Quel est le but de la Fraternité ?

*1) Le but de la Fraternité c'est le mouvement*

Lors d'une assemblée des Exercices de la Fraternité, don Giussani disait : « J'imagine que celui qui rencontre Communion et Libération perçoit que, d'une certaine manière, […] c'est la modalité par laquelle Dieu appelle chacun de nous à vivre sa foi […]. Alors la Fraternité appartient à la personne qui a commencé à comprendre de manière mûre [justement ceci :] que le sens de sa vie c'est de vivre sa foi en Jésus Christ dans l'Eglise. […] Elle se met donc avec d'autres personnes qui perçoivent la chose de manière tellement mûre pour s'entraider de façon préférentielle, exceptionnelle, comme […] un signe efficace, productif, pédagogique de la manière de vivre ensuite toute la vie de la communauté. […] La Fraternité a le même but que le mouvement, c'est-à-dire la maturation de notre subjectivité dans la foi et donc dans l'humain, dans notre humanité. La

Fraternité est l'expérience du mouvement qui devient un milieu de vie, qui tend à envahir toute la vie. […] Alors la première conséquence de la Fraternité c'est que chaque personne qui en fait partie se sent plus responsable du mouvement. […] Cela ne signifie pas que tout le monde doit faire la diaconie ou se consacrer à ceci ou à cela du mouvement. Je dis que surtout, chacun doit vivre les caractéristiques fondamentales du mouvement […] en partant de tout : de la maladie de l'un comme d'une nouvelle dans le journal, plutôt que du malaise ou de la joie d'un autre […]. La pratique de la vie de la Fraternité nous pousse à la mission pour communiquer aux autres cette chose dont personne ne semble se rendre compte […], ce qui est la grande injustice du monde "Il était dans le monde, et le monde ne l'a pas reconnu. Il est venu chez lui, et les siens ne l'ont pas accueilli" »[104].

*2) La Fraternité est* une

« Les différentes entités dans lesquelles cette vaste compagnie se réunit […] sont les groupes dans lesquels vit une unique Fraternité. La Fraternité est une [et une seule] ; c'est ainsi qu'elle a été reconnue par le document officiel […] du Saint Siège »[105]. « C'est pourquoi le Saint Siège n'a pas voulu reconnaître les différentes Fraternités, […] mais "la" Fraternité de Communion et Libération, parce qu'elle est l'expérience d'appartenance au Seigneur […] que nous voulons […] vivre jusqu'au bout »[106].

C'est donc par un choix libre que nous nous mettons ensemble, pour vivre l'expérience de Communion et Libération, parce que nous ne suivons pas des hommes (Untel ou Tel autre), mais une expérience que l'Eglise a reconnue. « En dernier lieu, le but d'un groupe de Fraternité c'est de nous rappeler que le Christ est tout […], c'est la reconnaissance de Celui qui est parmi nous, et c'est de nous aider à vivre cette conscience […] jusqu'à ce qu'elle devienne habituelle. […] La vie d'un groupe de Fraternité dépend de ce rappel et de l'exemple qui émerge […]. L'expérience de la Fraternité dispose de ses instruments : le plus important est l'enseignement […] centre [de la vie] du mouvement, car c'est cette expérience que nous voulons approfondir ; […] essentiellement ce qui est dit [lors des Exercices et des retraites] : c'est avec ces textes que nous devons nous confronter. Puis il y a le travail de chaque groupe. Mais il vient en dernier, car le groupe n'est pas la source du critère : le critère est donné par l'adhésion aux normes et

[104] L. Giussani, *L'opera del movimento. La fraternità di Comunione e Liberazione*, San Paolo, Cinisello Balsamo (Mi) 2002, pp. 215, 138, 167, 144, 216.
[105] L. Giussani, «Il miracolo della compagnia», dans *CL-Litterae Communionis* n. 10, octobre 1992, p. 3.
[106] L. Giussani, *L'opera del movimento. La fraternità di Comunione e Liberazione*, op.cit., pp. 169-170.

aux directives qui viennent de la vie du mouvement dans ses enseignements centraux, les indications de la Diaconie centrale (qui est le seul organe qui fait autorité […] reconnu par les Statuts de la Fraternité) »[107].

Voyons ensemble comment, avec sa discrétion géniale, don Giussani conçoit la vie et la fonction des groupes de Fraternité : « Une Fraternité se donne une règle […]: premièrement une prière commune ; deuxièmement l'obéissance au Centre de la Fraternité, la séquelle ; troisièmement le fonds commun ; quatrièmement la collaboration à une œuvre, c'est-à-dire au mouvement, un service au mouvement de n'importe quel type »[108].

*3) Le fonds commun est* un

Je veux approfondir la question du fonds commun : de tout ce que nous avons dit jusqu'ici nous pouvons déduire que *le fonds commun aussi est un* et la Fraternité l'a toujours pensé est proposé de cette façon (je le répète pour tout le monde, pas seulement pour les nouveaux) : il s'agit :

- d'un engagement personnel
- avec une périodicité *mensuelle* (partant de l'idée que c'est une partie du salaire, avec une incidence sur la manière d'utiliser ses biens ; pauvreté)
- d'un montant *librement choisi*. Don Giussani disait : « La participation au fonds commun est obligatoire et libre : obligatoire parce que chacun doit y participer ; libre parce que le montant est absolument libre »[109].

Fixez-la donc avec une liberté absolue : peu importe si l'on donne un euro parce qu'on ne peut pas donner plus ; je le dis en particulier pour les personnes qui nous ont fait savoir qu'elles avaient des difficultés professionnelles ou pour ces retraités qui nous ont téléphoné ou écrit. Je vous lis par exemple une lettre : « C'est à regret que je dois vous informer que je suis obligée de diminuer ma contribution mensuelle au fonds commun pour 2010. Depuis treize ans, après la mort de mon mari, j'ai toujours essayé d'honorer l'engagement que j'avais pris sans jamais en diminuer le montant, malgré mes trois enfants aux études. Une maladie plutôt grave ne me permet plus de travailler et je vis de la pension de mon mari. Je peux toutefois vous assurer que si je diminue de moitié ma contribution, je double mon affection pour la Fraternité et ma conscience que la Fraternité est le moyen que le Seigneur m'a donné de faire l'expérience que la réalité est un intermédiaire et un signe de Lui ».

Cet engagement vient avant n'importe quelle initiative particulière : pour sa communauté, de type caritatif, missionnaire ou autre. Le fonds

[107] *Ibidem*, pp. 216, 170.
[108] *Ibidem*, p. 205.
[109] *Ibidem*, p. 115.

commun de la Fraternité sert à *la construction de l'œuvre commune qu'est le mouvement* et cela – on nous l'a enseigné – sert beaucoup plus la gloire de Dieu que n'importe quel soutien, même juste, à des personnes ou des œuvres particulières. Il s'agit de nous éduquer à nous ouvrir avant tout au jugement du critère avec lequel nous faisons les choses.

La vérification de la vérité de l'engagement que nous pouvons prendre librement pour soutenir d'autres initiatives c'est s'il nous fait aimer et être plus sérieux avec le fonds commun de la Fraternité (ce qui nous révèle aussi la bonté de l'initiative ou de l'œuvre qui, à son tour, doit nous ouvrir encore plus à la seule œuvre) ; autrement on juge par sympathie ou d'instinct.

Je vous demande donc de vérifier si et comment, jusqu'ici, l'engagement que vous avez pris pour le fonds commun correspond à ces critères.

Je termine par la lecture du télégramme que nous avons envoyé au Pape : « Sainteté, "Un homme peut-il naître de nouveau quand il est vieux ?", cette question de Nicodème a donné le titre aux Exercices spirituels annuels de la Fraternité de Communion et Libération auxquels ont participé 26000 personnes et plusieurs milliers d'autres connectées dans 74 pays. Seul le Christ ressuscité permet la renaissance du moi en tant que nouvelle manière de regarder, de juger et de traiter la réalité. Jésus est notre contemporain dans l'Eglise, pour sauver l'homme tout entier, ici et maintenant, et pour accomplir l'exigence infinie de justice qui est dans chaque cœur. Nous en avons entendu l'écho dans votre lettre aux catholiques d'Irlande. En mémoire de don Giussani, qui nous a familiarisés avec la personne du Christ, nous renouvelons notre séquelle de son charisme qui, cinq ans après sa mort, continue à nous faire renaître dans l'expérience que le Christ n'est pas venu dans le monde pour se substituer à notre travail, mais pour rappeler chacun de nous à la vraie religiosité. Dans l'attente de nous réunir autour de Vous le 16 mai, tels des enfants face à un père d'une très grande humanité qui pleure à cause des blessures infligées au Corps du Christ, comme nous l'avons vu à Malte, nous prions pour Votre personne, témoin fascinant de l'homme nouveau qui naît de l'Esprit et qui par le geste et la parole nous montre la pertinence de la foi pour les exigences de la vie, c'est-à-dire que l'événement chrétien, qui dépasse la fracture entre savoir et croire, convient à l'homme. En demandant à Marie d'être toujours plus « collés » au Christ, comme le furent Jean et André, avec toutes nos communautés à travers le monde, nous vous disons : merci, Sainteté ! ».

# MESSE

### HOMÉLIE DE DON STEFANO ALBERTO

« Je leur donne la vie éternelle » (Jean 10, 28). Je suis certain que pour chacun de nous, ces mots – vie éternelle –, qui d'habitude sont vagues, brumeux, un espoir de quelque chose au-delà, hors de la vie, ces mots ont pris forme et consistance pendant ces trois jours. S'il est vrai que, par ces mots, le Christ désigne le destin bon auquel personne ne peut nous arracher si ce n'est par une rébellion opiniâtre, il est également vrai – comme don Giussani nous l'a toujours rappelé et que sous nos yeux cela s'est manifesté pendant ces Exercices – que la vie éternelle ne commence pas dans l'au-delà, mais ici et maintenant, dans l'expérience de la contemporanéité du Christ qui sollicite notre connaissance et notre liberté chaque jour, à chaque instant.

Le dernier mot de ces Exercice est « Père » : « Mon Père est le plus grand de tous ». Personne ne peut nous arracher à la main du Père. Que cette force, cette radicalité d'appartenance qui nous caractérise – fragiles et pécheurs – est concrète, on le déduit de la dernière phrase du Christ : « Le Père et moi, nous sommes une seule chose ». Cette unité entre le Père et le Christ est une réalité personnelle : l'Esprit Saint, l'Esprit de notre Baptême – Julián nous l'a rappelé – par lequel je ne suis plus moi mais Toi, ô Christ, qui vis en moi ». C'est l'Esprit qui, dans le charisme, prend une forme historique, convaincante, émouvante, agitant et troublant la vie.

Retournons chez nous, reprenons la vie quotidienne au sein de l'aventure de l'Eglise, dans la vie de ce pays si beau et si torturé par des forces qui ne désirent pas la paix ni le bien commun. Reprenons la vie quotidienne, conscients de notre grande responsabilité, joyeux, certains de cette paternité, de cette étreinte à laquelle personne ne pourra être arraché, et prêts à rendre des comptes à tout le monde, en offrant notre vie, de l'espérance, de la joie, de la certitude que le Christ nous donne continuellement dans le charisme.

# MESSAGES REÇUS

Cher don Julián,

Cette année encore je veux saluer tous les amis de la Fraternité de Communion et Libération réunis à Rimini pour les Exercices spirituels, les assurant de ma proximité dans la prière durant ce moment important de notre histoire.

Je souhaite que la beauté et la nouveauté que je vois ici au Brésil puisse s'étendre au mouvement tout entier comme une grâce qui fleurit à l'improviste, comme un don.

À l'époque de GS, don Giussani regardait le Brésil avec attention, comme le point où, hors d'Italie, les dimensions universelles de notre expérience peuvent se concrétiser. La promesse du Seigneur se réalise d'une manière imprévue qui nous émerveille et nous surprend. Je suis ému quand Cleuza Zerbini me remercie pour le oui que nous avons dit avec tant d'amis pendant toutes ces années. En janvier, lors d'une rencontre de prêtres, elle a répété avec une gratitude émouvante : « Sans vous nous ne serions pas là ». C'est la logique de la continuité d'une vie unie à l'admirable logique du Seigneur qui est le « nouveau début ».

Ému pour tout ce que le Seigneur accomplit aujourd'hui parmi nous, je vous envoie mes salutations et mes prières.

*S.E.R. Monseigneur Filippo Santoro*
*Évêque de Pétropolis, Brésil*

Très chers amis,

Nous sommes tous, les uns pour les autres, témoignage vivant que l'on peut renaître, que l'on peut assister avec stupeur au renouvellement de l'intelligence et du cœur, de telle sorte que la vie quotidienne, dans sa variété de circonstances et de situations, devient une occasion de vivre ce changement et d'en témoigner joyeusement aux hommes.

Vous tous, réunis à Rimini – où je n'ai malheureusement pas pu vous rejoindre cette année –, vous savez que tout cela a été possible grâce à la

rencontre avec don Giussani et son charisme auquel nous sommes appelés à rester fidèles, malgré les limites et les contradictions de notre existence. La puissance du Seigneur ressuscité est illustrée par le changement de notre vie.

Avec ma bénédiction

*S.E.R. Monseigneur Luigi Negri*
*Évêque de Saint Marin-Montefeltro*

# TELEGRAMMES ENVOYES

*À Sa Sainteté*
*Benoît XV*I

Sainteté, « Un homme peut-il naître de nouveau quand il est vieux ? », cette question de Nicodème a donné le titre aux Exercices spirituels annuels de la Fraternité de Communion et Libération auxquels ont participé 26000 personnes et plusieurs milliers d'autres connectées dans 74 pays. Seul le Christ ressuscité permet la renaissance du moi en tant que nouvelle manière de regarder, de juger et de traiter la réalité. Jésus est notre contemporain dans l'Eglise, pour sauver l'homme tout entier, ici et maintenant, et pour accomplir l'exigence infinie de justice qui est dans chaque cœur. Nous en avons entendu l'écho dans votre lettre aux catholiques d'Irlande. En mémoire de don Giussani, qui nous a familiarisés avec la personne du Christ, nous renouvelons notre séquelle de son charisme qui, cinq ans après sa mort, continue à nous faire renaître dans l'expérience que le Christ n'est pas venu dans le monde pour se substituer à notre travail, mais pour rappeler chacun de nous à la vraie religiosité. Dans l'attente de nous réunir autour de Vous le 16 mai, tels des enfants face à un père d'une très grande humanité qui pleure à cause des blessures infligées au Corps du Christ, comme nous l'avons vu à Malte, nous prions pour Votre personne, témoin fascinant de l'homme nouveau qui naît de l'Esprit et qui par le geste et la parole nous montre la pertinence de la foi pour les exigences de la vie, c'est-à-dire que l'événement chrétien, qui dépasse la fracture entre savoir et croire, convient à l'homme. En demandant à Marie d'être toujours plus « collés » au Christ, comme le furent Jean et André, avec toutes nos communautés à travers le monde, nous vous disons : merci, Sainteté !

Don Julián Carrón

*S.E.R. Cardinal TarcisioBertone*
*Secrétaire d'État de Sa Sainteté*

Honorée Éminence, Le message envoyé au nom du Saint Père aux 26000 adhérents à la Fraternité de Communion et Libération présents à Rimini et à tous ceux reliés par satellite dans 74 pays à l'occasion des Exercices spirituels est un signe de la présence maternelle de l'Eglise dans laquelle nous

rencontrons Jésus. Il nous a confortés dans la certitude que, pour nous, suivre le charisme de don Giussani est le chemin d'une identification avec le Mystère du Christ ressuscité, début de la nouvelle créature. Que Marie veille sur Votre lourde responsabilité de dévouement total à Benoît XVI en ce moment historique.

Don Julián Carrón

*S.E.R. Cardinal Angelo Bagnasco*
*Président de la Conférence Épiscopale Italienne*

Très chère Éminence, Les Exercices spirituels de la Fraternité de Communion et Libération, auxquels ont participé 26000 personnes et plusieurs milliers de personnes reliées par satellite dans 74 pays, nous ont permis de méditer cette question de l'Évangile : « Un homme peut-il naître de nouveau quand il est vieux ? ». La certitude que c'est « dans la communion de l'Église que nous rencontrons la personne de Jésus Christ » (Benoît XVI), dont l'Esprit fait de nous des créatures nouvelles, nous fait reprendre le chemin de la réalité quotidienne à la suite du charisme de don Giussani, désireux de témoigner que seul le Christ répond aux exigences du cœur et remet la vie en mouvement.

Que Marie vous assure toujours sa protection.

Don Julián Carrón

*S.E.R. Cardinal Stanislaw Ryłko*
*Président du Conseil Pontifical pour les Laïcs*

Très chère Éminence, au cours des Exercices spirituels de la Fraternité de Communion et Libération, auxquels ont participé 26000 membres et plusieurs milliers de personnes reliées par satellite dans 74 pays, nous avons fait l'expérience que seul le Christ répond de manière adéquate à la question de Nicodème : « Un homme peut-il naître de nouveau quand il est vieux ? ». Obéissant au Saint Père et à la suite de don Giussani, qui cinq ans après sa mort continue à nous engendrer dans la foi, nous continuons à vivre en fidèles laïcs pour témoigner que la créature nouvelle qui naît du Baptême vit, dans l'Église, l'expérience de la présence du Christ sauveur de l'homme tout entier.

Don Julián Carrón

# L'ART EN NOTRE COMPAGNIE

*Sandro Chierici*

*(Guide pour la lecture des images, tirées de l'Histoire de l'art, projetées à l'entrée et à la sortie)*

Les images sont tirées du cycle de fresques de Michelangelo Buonarroti qui ornent la Chapelle Sixtine au Vatican. Ce cycle se développe sur la partie centrale de la voûte (scènes de la Création et histoire des Aïeuls), dans les pendentifs et les panneaux de voûte (Prophètes et Sibylles), dans les lunettes au sommet des parois latérales (Précurseurs du Christ) et sur la paroi occidentale (Jugement Dernier).

Les images étaient projetées selon la séquence suivante :

Création d'Adam. Création d'Ève. Péché Originel. Adam et Ève chassés du Paradis. Ivresse de Noé. Déluge. Prophète Zacharie. Sibylle de Delphes. Prophète Joël. Prophète Isaïe. Sibylle d'Erythrée. Sibylle de Cumes. Prophète Ezéchiel. Prophète Jérémie. Jonas. Marie (?) ou la femme de Jacob. Jugement Universel, vue d'ensemble. Anges à trompettes. Porte de l'Enfer. Résurrection des morts. Ascension des élus. Groupe des martyres. Les élus. Groupe « ecclesia ». Les élus. Groupe de Disma. Les saints à côté de Jésus. Lunette de gauche : anges avec la croix et la couronne d'épines. Lunette de droite : anges avec la colonne et le fouet. Le Christ juge avec Marie.

## Index


MESSAGE DE SA SAINTETÉ BENOÎT XVI 3

### *Vendredi 23 avril, le soir*

INTRODUCTION 4
MESSE – *HOMÉLIE DU PÈRE MICHELE BERCHI* 11

### *Samedi 24 avril, le matin*

PREMIERE MEDITATION – ***Seul le divin peut « sauver » l'humain*** 12
MESSE – *HOMELIE DE SON EMINANCE*
*LE CARDINAL ANGELO SCOLA, PATRIARCHE DE VENISE* 28

### *Samedi 24 avril, l'après-midi*

DEUXIEME MEDITATION – ***« Heureux ceux qui ont une âme de pauvre, car le Royaume des cieux est à eux »*** 34

### *Dimanche 25 avril, le matin*

ASSEMBLÉE 50
MESSE – *HOMÉLIE DE DON STEFANO ALBERTO* 66

MESSAGES REÇUS 67
TELEGRAMMES ENVOYES 69
L'ART EN NOTRE COMPAGNIE 71